



Formation longue durée

© NOMADpixel - 1999  
<http://nomadpixel.free.fr>



Formation  
longue  
durée



# sommaire

L'équipe

Rencontre au bar

Première leçon, retour au bar

Visite à domicile

Ramassage violent

Arrivée au centre

Séquestré pour la nuit

Première journée au centre

Amusements violents

Exposition

Les épreuves du réveil

Dressage : première leçon

Dressage : deuxième leçon

Dressage : troisième leçon

Mise en croix

Offert aux sévices

Exercices solitaires

Complice de l'esclave

La cabine de rétention I

La cabine de rétention II

La cabine de rétention III

Constat 1

Constat 2

Accouplement d'esclaves

Les latrines

L'exécution

Le point sur la soumission

Préparation au voyage

Voyage

Avaler du bitume

Le soir

Sommet

La nuit

Voyage, phase 1

Voyage, phase 2

Voyage, nouveau départ

Retour au centre

Entraînement

Oral de concours

Attente d'être montré

Fin de peine



## L'équipe

### Franck

Le maître, 45 ans, cheveux roux, rasé, yeux verts, taille moyenne, vêtu la plupart du temps d'une combinaison noire une pièce faite d'un cuir épais ; bottes noires à sangles. Parle peu, passe d'un état calme ou joyeux à une colère violente et durable.

### Morane

Son mec, 30 ans, brun, cheveux courts, petite taille, obéissant et vicieux, toujours prêt à satisfaire les désirs de Franck, voire plus. Porte souvent une combinaison rouge vif très collante, d'un cuir vieilli et sale par endroits, mais toujours brillante. Bottes de courses souples ou tennis rouges.

### Pilote

Un ami de Franck, 40 ans; participe souvent aux aventures de celui-ci. Sympathique avec tout le monde, très voyeur. Porte une vieille combinaison de Franck, bleue au dessous de la ceinture et beige sur la partie supérieure. Vieille paire de bottes de l'armée allemande.

### Eric

Le stagiaire, 30 ans, taille moyenne, brun, yeux marrons, sans autres particularités, résigné.



## Rencontre au bar

Franck revenait un peu crevé d'un week-end en solitaire. Sa moto roulait en direction de Paris. Tout allait bien ce soir là de juillet, sauf qu'il n'avait rencontré personne dans son périple. Personne à qui parler, personne à draguer. Tout le monde était bien correct dans cette soirée, mais tous très sages et coincés. Seul le plaisir de faire de la route sous la pluie l'avait consolé. Quatre cents kilomètres sans déblander. En plus, la moto tournait bien. Les yeux étaient un peu fatigués, mais quel pied la flotte sur son cuir! Il était dans un état qu'il recherchait le plus souvent possible. Son corps était moite, les bottes pissaient un peu la flotte à l'arrêt aux feux rouges. Une sensation de chaleur intense émanait de tout son corps. Bien calé sur sa selle large, les cuisses serrées contre le réservoir. L'hiver même, sa peau fumait parfois, et chaque geste provoquait des mouvements curieux du cuir. Souvent, la flotte ressortait par les coutures. Il sentait des filets de sueur parcourir son dos et son cul. Sa verge baignait, souple, entre cuir et cuisses. Sa tête aussi était trempée sous son casque.

A l'arrêt, la buée venait embrumer sa visière. Il fallait absolument qu'il s'arrête pour la nettoyer. Passé le périphérique, une grosse envie de pisser lui donna l'idée de passer un moment dans un bar situé pas très loin de là. Juste pour se détendre deux minutes, ce n'est pas à huit heures du soir qu'il trouverait l'âme de sa vie. Ça, c'était moins bandant comme idée!

Les vitres du bar brillaient, mais c'était le grand désert dans la turne. La moto attachée, il embraya vers la porte, passa sous l'enseigne et une fois entré, fit un tour d'horizon de la première salle. Très mélangé ce soir : la nurserie et le troisième âge; les moments forts seront pour demain!

Accoudé au bar pour reprendre couleur et sentir la température ambiante, Franck commanda une bière. Debout, il sentait son cuir se déplier, la sueur commençait à descendre le long du corps. Une dynamique des fluides familière qu'il aimait par dessus tout. Il commençait à trembler légèrement, sa queue se mettait à grossir, les formes entre ses jambes devenaient obscènes. Bien campé dans ses bottes mouillées, Franck avalait doucement sa bière, sentait le liquide froid parcourir son corps. Son envie de pisser devenait plus précise; sensation qu'il aimait et qui le

faisait bander encore plus. Il restait là, immobile, sourd encore du bruit du moteur qu'il avait supporté durant toute l'après-midi. Une main soutenant ses couilles au travers le cuir graisseux et trempé, il savourait l'envie de pisser, petite contrainte qu'il s'imposait avec plaisir. Ce corps mouvant à travers le cuir, brillant et suintant, en faisait bander plus d'un autour de lui. Une forte odeur se dégageait du motard : la graisse, le cuir et la sueur se mêlaient à une autre plus douteuse lorsqu'il bougeait l'un de ses membres, et celle là surpassait toutes les autres : la pisse!

Une ombre s'approcha par derrière :

- Je peux te parler deux minutes? Un brun souriant, jusqu'à présent discret, venait de lui adresser la parole. Plutôt sympa le mec, plutôt standard aussi avec ses jeans en cuir et son perf'.

- Qu'est ce que tu veux? répondit Franck d'un air pas engageant du tout.

- Te dire que tu es beau, je peux?

- C'est vachement original ton truc, non?

- Peut-être pas, mais je sais que tu as envie de pisser et j'aimerais t'aider.

Cette fois-ci, il l'avait l'originalité! Il était gonflé le mec avec son intro uro!

- Pourquoi, tu aimes la pisse?

- Si tu veux, je ne connais pas, mais toi, tu dois connaître. Je cherche à apprendre, à apprendre pas mal de choses.

- T'es capable de quoi demanda Franck agacé?

- Interpeller un mec qui me fait peur, répondit l'animal peu assuré. Franck le toisa, le mec banal était sympa., deux yeux grands ouverts un peu trop brillants pour être à jeun. Il buvait une bière comme lui, une main sur ses couilles, comme lui également. Tout ça rapproche, forcément! Et c'est vrai que les deux mecs faisaient pendants, accoudés à ce bar. Deux mecs en cuir noir se parlant dans le nez! Mais l'un brillait et l'autre était triste et avait le cuir mat. Franck, lui, était droit et campé dans ses bottes. Le curieux semblait légèrement voûté, prêt à s'agenouiller si son interlocuteur le lui avait demandé. Franck lui jeta :

- Tu veux apprendre à foutre ta pisse dans ton cuir.

- Si tu veux, je peux prendre la tienne aussi si tu veux.

Franck commanda deux autres bières et un double express.

- Non, pour aujourd'hui bois déjà ça et on verra après.

Et il lui tendit la pinte et le café.

- Eh machin, bois je te dis, tu veux essayer ou pas?

- J'ai déjà pas mal picolé ce soir, ça va devenir grave.

- Avale ça bordel! L'autre baissa les yeux et avala sans respirer la pinte de bière, reprit son souffle et but à petites gorgées le café encore trop chaud. Franck pendant ce temps paya les verres et reprit son casque. Il observait le mec en train de s'exécuter. Il avait l'air docile comme il les aimait. Son envie de pisser lui revint.

- Passe devant, on sort, mais avant, va aux chiottes, sans pisser, et vire ta chemise et le reste, ne garde que le cuir! L'autre pivota sur lui même et prit la direction des chiottes. Il revint cinq minutes plus tard.

- Tes fringues, qu'est-ce que t'en a fait?

- Je les ai laissé, pourquoi?

- Rien, passe devant! Et le mec passa devant Franck pour sortir. Dehors, Franck proposa au candidat de le suivre. Celui-ci ne répondit pas mais le colla de prêt.

- T'es prêt à quoi au juste, demanda Franck?

- Fais ce que tu veux!

- Ok, on va se balader un peu. Il détacha la chaîne de la moto, enfourcha la selle et dit au mec de monter. En roulant, il sentait son passager peu assuré à l'arrière, il tremblait comme une feuille.

- Calme toi, dit Franck brutalement, on va bientôt arriver.

Ils étaient arrivés sur les quais, face à la Bibliothèque de France. Descendus de moto, ils passèrent une barrière mal ajustée et se retrouvèrent près des berges. Franck aimait ce décor comme beaucoup de mecs à Paris, le paysage ressemblait un peu à ces villes imaginaires high-tec, désertes et glacées. Il saisit le novice par la taille, le plaqua contre la rambarde du quai :

- Maintenant, tu vas pisser, écarte les jambes et détends-toi! Pense à ton cul, à ta queue, et pousse. Vas-y, essaie de pisser! L'autre se crispa ses mains sur le muret qui les séparait de l'eau et ne dit rien. Une minute se passa. Il n'avait jamais fais cela et son corps se révoltait de ce relâchement brutal. Tout lui interdisait ce geste. Le plaisir attendu était remplacé par une forte douleur au niveau sa queue. Rien ne venait. Soudain, il commença à geindre. Ses mains caressaient lentement ses couilles.

- Te touche pas, c'est bien, continue,

- Si je pisse, je vais être trempé.

- Et alors?... Ça, c'est rien, continue! De toutes façons ton cuir est trop propre, vas-y!

A voir la gueule du mec, Franck comprit que l'arrosage avait commencé! Pendant ce temps, il avait baissé la fermeture de sa combine et sortit sa queue qui commençait à le faire souffrir.

- Allonge toi maintenant, ordonna Franck.

Le mec se mit à genoux et commença à lui lécher les cuisses.

- Non! Allonge toi, j'ai dis.

L'autre finit par se plaquer au sol, la gueule vers lui. Aussitôt le corps allongé, Franck se relâcha et arrosa abondamment son cuir. Puis, il se força à arrêter le flot de pisse, se positionna au dessus de la gueule du candidat, lui coinça la tête entre ses deux bottes et se relâcha à nouveau. L'autre poussa un léger cri, puis, spontanément ouvrit largement la bouche. Le flot de pisse inonda sa gueule. Il se mit à boire. Il but sans résistance et avec envie. Son corps était secoué de soubresauts de plus en plus rapides. Il allait commencer à gueuler. Franck lui mit une botte sur les couilles et pesa de tous son poids.

- Calme toi!

Le calme revenu, Franck referma sa combine, regarda le corps trempé et luisant allongé devant lui :

- Ton nom?

- Eric

- On va se revoir Eric. Demain soir, à huit heures, au même bar, dans cette tenue, tu ne te changes pas, ok? Je veux que tu sois plein de pisse, tu entends, alors arrange toi comme tu veux, bois et pisse dedans toute la journée, mais je veux que ça coule sous toi demain soir! Ok?

En disant cela, il sorti une petite chaîne de sa poche, enleva rapidement la ceinture du pantalon du mec allongé, la remplaça par la chaîne et la ferma à l'aide d'un petit cadenas. Il jeta la ceinture sur sa gueule. Sans attendre de réponse, il s'éloigna du corps repu qu'il venait d'emprisonner.

Première leçon, retour au bar

Depuis la séance d'hier soir sur les quais, Franck n'avait pas quitté sa combinaison. En fait, il vivait dedans depuis trois jours. Elle était chaude et souple ; il était bien comme à chaque fois qu'il vivait de longues périodes dans cette enveloppe. Plus les heures passaient, plus il s'enivrait de l'odeur forte qui se dégageait du vêtement. La croûte du cuir collait littéralement à sa peau d'homme, l'espace entre les deux cuirs était comblé par une sueur grasse de trois jours.

Il était presque neuf heures lorsqu'il pénétra dans l'établissement. Le maso qu'il avait bien arrosé hier était accoudé au bar, comme convenu. Lorsqu'il vit Franck, il eut du mal à réprimer un geste de peur. Il était à la fois rassuré et anxieux. Un bref examen de son cuir indiqua à Franck l'état du mec. La journée n'avait pas du être de tout repos. Blême et pas rasé, il était suintant, ses jeans en cuir brillaient anormalement et des filets brillants dégouлинаient le long de ses jambes.

Franck ne dit rien, s'approcha et écarta légèrement le blouson du cobaye. La chaîne était toujours là!

- Bien, dit-il doucement, maintenant, t'en es où? Les bottes? Pleines?
- Non, mais je ne peux plus tenir... tu m'as... comment dois-je t'appeler?
- D'abord, tu évites le "tu", ensuite, tu ne m'appelles pas!
- Ben, mais je ne peux plus tenir... j'ai envie de chier et avec la chaîne, tu...vous comprenez...
- Et alors, tu chies!
- Je ne peux pas... je ne sais pas!
- Passe devant, on va chez toi, ok?
- Je ne peux pas attendre...
- Ok, va aux chiottes, je te rejoins.

Franck attendit deux minutes et partit en direction des w.c . Eric attendait derrière la porte.

- Entre! et serre les jambes!

Franck le poussa dans la cabine, referma la porte et poussa le verrou.

- Maintenant tu vas pousser. Ça va sortir doucement, tu entends, ferme les yeux et pousse! Tu ne peux pas faire autrement, je veux que tu le fasses. Ton cuir va se remplir et toi tu seras libéré. Vas-y!

Eric se contracta violemment et poussa un cri rauque. Un bruit mat s'échappa de son froc et une odeur de merde atteignit les narines de Franck.

- C'est bien, dit Franck. Continue! Pisse maintenant, vas-y! Eric devint tout rouge, et deux longs pets sortirent de son cul compressé par le cuir. Un mec l'obligeait à chier pour la première fois dans son cuir. Il se mit à pleurer doucement et se contracta à nouveau.

Franck commençait à bander sérieusement. Il devinait la merde qui coulait le long des jambes de cette ordure. Il força le candidat à s'agenouiller et lui mit sa queue dans la gueule.

- Bois maintenant! Et sans effort, il se mit à pisser longuement dans la gueule de cette salope qu'il trouvait décidément pleine de bonnes dispositions. Instinctivement, il avait mis les mains derrière de dos et continuait à essayer de foutre un maximum de merde dans son froc. Pendant ce temps, il buvait avec plaisir.

Son envie satisfaite, Franck remit le mec debout et le fit sortir des chiottes. Il passa devant sans se soucier de l'autre qui marchait gauchement. Ils sortirent. Près de la moto, Franck lui dit doucement :

- Tu vas t'asseoir sur ta merde. Ton froc va complètement exploser. Tu entends? Après, il va falloir la bouffer ta merde, il faudra tout nettoyer, ok?

L'autre trembla fortement et monta lentement derrière son maître. Un bruit spongieux s'échappa de dessous lui lorsqu'il mit son cul sur la selle.

## Visite à domicile

Question d'habitude, tu verras lui avait soufflé Franck en descendant de la moto, car l'apprenti était gêné en voyant qu'il avait laissé une grande marque mouillée sur la selle. Il dut naturellement la lécher. Stationnés dans l'ombre d'un garage, personne ne pouvait les voir. Le gars déjà résigné, se pencha et lentement lécha la souillure jusqu'à rendre la selle propre et brillante.

Le regard bas, il montra le chemin à Franck. La montée de l'escalier se fit assez lentement. Notre chieur avait du mal à assumer sa nouvelle condition. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'était pas à l'aise dans son froc. Franck avait gardé ses gants. Il avait son idée de la soirée. Il avait bon espoir de bien s'amuser.

Une fois entré dans l'appartement, d'un geste assuré, sans laisser le temps à l'autre d'allumer la lumière, il lui assena un grand coup de poing dans le ventre. La victime s'écroula à terre en geignant.

- Qu'est-ce que j'ai fait? demanda l'animal?

- Rien encore, pourquoi? Mets les mains dans ton dos, allez, vite!

Lentement, la bête couchée se retourna et joignit ses mains au niveau de la taille. Franck les réunit au moyen d'une ceinture et ramena les poignets vers le cou en fermant la boucle sous la gorge.

- Y'a à boire dans ta turne bonhomme?

- Là, dans le placard.

Franck découvrit une série de bouteilles, choisit le whisky et prit deux verres. Lentement, il tira le fardeaux de cuir contre le mur.

- Tu as mal bonhomme?

- Oui, ...pas grave.

- Faut se remettre hein? La merde, maintenant les coups, faut pas aller trop vite hein? Il servit deux verres à raz bord et soumit l'un d'entre eux au cobaye.

- D'habitude, je n'en prends pas, vous savez...

- Bois doucement, allez, bois, dit-il en commençant à écraser sa gueule d'une main ferme. Franck obligea Eric à boire quatre verres.

- Le dernier s'acheva dans un haut-le-cœur, il faillit tout rejeter.

- Décidément, t'es fort pour la gerbe toi!

L'autre était saoul et ne réagissait plus trop. Franck alla prendre dans la cuisine la toile cirée de la table et la disposa sous le corps inerte. Lentement, il enleva les bottes d'Eric, lui ôta ses jeans en cuir. Son cul et ses jambes étaient maculés de merde. Il prit le froc et recouvrit la tête du mec-cuir. L'autre bascula et se mit à avoir des hoquets. Une gerbe sortit de dessous le cuir qui cachait sa gueule.

- En plus tu dégueules! Ça ne sert à rien, tu vas ravalé tous ça.

Le maître avait les moyens de convaincre. Il sortit une fine sangle d'une de ses poches, la passa autour des couilles de l'autre et la serra fortement.

Autre haut-le-cœur!

- Allez au travail! Bouffe!

Le cobaye ouvrit instinctivement la bouche. Franck lui présenta à nouveau l'intérieur du froc tout en tirant sur ses couilles. Il commença à récurer l'intérieur du cuir. Des morceaux de merde s'échappaient, Franck calmement les ramassait et les présentait devant sa bouche. La victime prenait, mastiquait et avalait.

- T'es vraiment une salope, un trou à merde, tu sais? On va peut être pouvoir s'entendre tous les deux. L'autre ne bronchait pas et exécutait l'ordre initial. Tout en s'appliquant maintenant à lécher la totalité du cuir, Eric tremblait de plus en plus.

- T'as peur bonhomme? Crains rien, tant que tu obéis, tu n'as rien à craindre.

La séance dura une heure peut-être, Franck se sentait bien avec ce corps résigné qui lui obéissait déjà si bien. Il avait chaud, sa seconde peau était souple, la sueur baignait son corps excité.

- Je vais te libérer et tu vas te rhabiller. Allez, bois un coup pour te laver la gueule.

Il desserra la sangle. La tête du mec tomba sur le devant, les bras le long du corps. Franck n'avait pas envie d'arrêter là. Il le secoua pour qu'il se rhabille tant

bien que mal. La sensation de remettre un cuir aussi dégueulasse et gluant n'était pas très engageante.

- Maintenant, tu vas me bouffer le cul salope, j'ai envie de chier, allonge toi!

Franck ouvrir la fermeture dissimulée sous son cul et se positionna au dessus de la gueule du bouffeur. Calme, il n'avait pas de problème pour se soulager sur commande, question d'habitude. Il écarta les deux côtés de la combine pour ne pas la salir. L'autre murmura quelque chose.

- Hein, parle plus fort salope. Et il entendit l'esclave déclarer calmement sa soumission. Il sentit la langue du merdeux caresser son anus. Calmement il se détendit, la pisse vint inonder le corps étendu devant lui; il se mit à lui chier dans la gueule. Plusieurs fois, entre chaque livraison, le salaud le léchait et mâchait, avalait la matière.

Il n'y eu pas de plainte, pas d'ordre nouveau à donner. La séance dura quelques minutes, minutes de repos et de soulagement pour l'un, épreuve infernale pour l'autre qui se voyait sombrer dans la soumission la plus répugante.

Franck dit que c'était finit, l'autre lécha plus en profondeur et ne bougea plus. Soulagé, le maître referma sa combine et s'assit sur un fauteuil, regarda le corps allongé. Il sentit une excitation de plus en plus grande venir en lui. Il fallait qu'il dresse ce corps, qu'il aille plus loin maintenant. Il songea aux outils qu'il avait monté dans son sac à dos, réfléchit et finalement sortit une longue matraque en caoutchouc dur. L'autre n'eut pas le temps de voir précisément l'objet, mais hurla au premier coup qu'il lui assena sur une cuisse.

- Ah tu gueules, tu ne sais pas ce qui t'attends.

Prestement, il saisit un chiffon, lui enfonça dans la gueule et boucla le tout avec un harnais de tête. Les courroies serrées au maximum entraient dans la chair du mec soumis et l'empêchait de bouger sa mâchoire. Sa respiration même devenait difficile. Il lui remit des menottes derrière le dos, la séance pouvait commencer. Il le frappa d'abord sur les jambes, puis après l'avoir retourné, sur le dos. Les coups provoquaient des bruits sourds. Le corps semblait gueuler à travers le bâillon. On entendait presque rien. Des coups sur le cul, au milieu, sur la raie, de l'autre côté, et, gestes plus graves, non sans avoir préparé le corps en lui mettant une botte

sur le ventre, des coups sur la queue et les parties génitales.

Il savait l'importance de son geste. Une épreuve, un pacte avec ce corps en cuir se mettait en place. L'autre s'était recroquevillé lentement et émit un râle continu jusqu'à épuisement. La cible vivante et souffrante fut secouée de mouvements brefs de plus en plus rapprochés. Franck décida d'arrêter momentanément la séance. Il se servit un verre et prit à nouveau le temps d'observer longuement le corps inerte. Il regarda sa montre. L'autre devait se reposer, les chairs devaient reprendre leur place!

Il le détacha. Franck trouva la salle de bain, prit une serviette, la mouilla et commença à s'essuyer : la tête, puis le cuir, des bras jusqu'aux bottes. La toilette n'était qu'externe. Dans sa combine, il sentait la sueur lui couler le long des reins. Ses pieds nageaient dans ses bottes.

Une main sur son épaule le sortit de sa réflexion. L'homme-esclave était dans l'encadrement de la porte. Le visage était celui d'un être halluciné. Il prit la serviette des mains de Franck et continua sa toilette en lui essuyant le dos, les jambes, le cul. Il s'agenouilla pour lécher puis essuyer les bottes du maître. Franck approuva, lava ses gants pendant que l'autre poursuivait lentement le nettoyage de sa combinaison.

Le nettoyage achevé, Franck se retourna vers l'esclave.

- Lave toi sous la douche, je te regarde, allez, magne-toi!

L'autre exécuta l'ordre machinalement, ôtant les bottes, tombant le blouson et les jeans infâmes. L'eau souillée s'écoulait lentement par le fond de la baignoire. Le corps était assez bien foutu. Taille moyenne, fait pour travailler sans rechigner. Des marques assez prononcées commençaient à apparaître. Le corps serait moins présentable demain!

- Tu fais quoi dans la vie?

- Chômeur pour l'instant.

- De la famille à Paris?

- Province et encore!

- Des projets?

- Non, sinon avec toi!
  - Je t'appellerai la semaine prochaine. Je te prendrai peut-être comme stagiaire.
  - Un stage?
  - Tu verras : dressage, obéissance sans limite, si tu as les couilles pour me suivre, tu risques d'apprendre beaucoup de choses.
- Le corps du cobaye tressaillit. Franck s'approcha de la baignoire où se tenait debout le corps chancelant. Sans prévenir il lui décocha un gigantesque coup de poing dans le ventre. L'autre s'effondra en rallant.
- Tchao, sac à merde!

## Ramassage violent

Les ordres étaient clairs : je devais me trouver en tenue sur le pont de Tolbiac à 22 heures ce soir là du 14 juillet. J'avais reçu les dernières consignes par téléphone la veille. Je voyais depuis deux jours cette heure qui approchait.

J'avais accepté le "stage de formation", mais on ne m'avait rien dit de plus. Ni la destination, ni la durée réelle.

Les ordres étaient les suivants :

"Tu fermes ton appartement et tu laisses entendre que tu pars pour plusieurs mois. Pour ta famille et tes proches, tu pars pour un stage de formation longue durée à l'étranger. Tu te chargeras du reste des explications. Pour tout bagage, tu emportes ta carte d'identité et les clés de ton studio, c'est tout. Pour les vêtements, dans le sac, tu trouveras une combinaison et des tennis. Tu ne porteras rien d'autre, sinon, je te refuse. Tu mettras tes papiers dans la poche droite de la combine, les clés dans celle de gauche. Avant de partir, tu boiras le contenu de la gourde fournie avec la combine plus un litre d'eau. Fais-le, nous aurons les moyens de vérifier."

J'ai reçu le sac hier par Chronosposte. Lorsque je l'ai ouvert, une forte odeur de moisie s'en est échappé. Il y avait une vieille combinaison de pluie de motard. Elle était crasseuse et pissait l'eau. Les tennis étaient sales et défoncées. La gourde était là aussi. J'ai refermé ce sac jusqu'à l'heure du départ. A l'heure dite, j'ai quitté mes vêtements et, un peu crispé, j'ai commencé à enfiler la loque.

En fait, c'était pire que ce que j'avais imaginé : elle était enfermée dans un sac en plastique et sentait l'urine, les tennis aussi. L'intérieur était bourré de graisse de machine. J'ai mis au moins une demi-heure à enfiler cette peau suintante qui allait devenir la mienne. La gourde enfermait un liquide douteux que je bus en me rappelant ma décision d'obéir ou plutôt celle d'apprendre à obéir. Le litre d'eau, difficile à avaler, effaça un peu le goût amère de la potion. Après un long moment, je me suis retrouvé sur le palier, puis dans la rue.

J'avais une heure de marche entre mon domicile et le Pont de Tolbiac et je pensais crever de honte et de froid avant d'atteindre le lieu de rendez-vous.

Là, j'ai attendu une autre heure. Je ne sentais plus mes pieds et tout mon corps tremblait malgré la température de ce mois de juillet. La combinaison trop large laissait passer toute la chaleur de mon corps et l'humidité de l'enveloppe ne faisait qu'accroître la sensation de fraîcheur. Une immense envie de pisser commencer à me torturer la vessie.

N'ayant plus de montre, je n'avais pas d'idée précise de l'heure, mais ils ont du me ramasser vers les onze heures.

C'est une camionnette blanche qui s'est arrêtée devant moi. Quelqu'un ouvrit le porte arrière et me fit signe de monter. Là, tremblant de peur et de froid, je mis le pied dans le gouffre de mon abandon.

Une fois pénétré dans la fourgon, les choses se sont précipitées. Deux silhouettes noires m'ont empoigné et m'ont pris mes seuls biens personnels : mes clés et mes papiers. Ensuite, amené au milieu du fourgon, mis de force à genoux, ils ont commencé à m'attacher les mains à l'aide de courroies de déménagement. Je me suis retrouvé les bras tendus vers le plafond, les pieds entravés, écartés et la tête tirée vers l'arrière.

- A partir d'aujourd'hui tu n'es plus rien d'autre que "zéro". Tu entends "zéro". Répète après moi, "zéro".

J'ai répété sans comprendre "zéro".

- Bien, maintenant tu vas boire, c'est la même chose que la gourde, tu comprends? Allez, ouvre!

Ils m'ont fait boire pendant très longtemps, j'avais l'impression de gonfler énormément. Combien ai-je bu? Deux litres, trois, plus? Etait-ce l'émotion ou bien le liquide avait été drogué, mais ma tête commençait à me tourner.

Je voyais de plus en plus flou. Les deux tortionnaires dansaient devant moi avec des gestes brusques de plus en plus menaçants.

- C'est le baptême, salope, tu comprends, tu bois notre merde alors on devient copains!

- Encore un peu? Dis merci salope!

Je ne pouvais plus rien avaler. Le froid, la peur et maintenant la tension de mes

membres me faisaient trembler de plus en plus. Ils se sont mis à se foutre de moi. L'un d'eux a allumé une cigarette, a ouvert la fermeture Eclair de ma combine et s'est mis à promener l'extrémité incandescente à hauteur de mes seins.

- Une petite gâterie? Plut tard? Trop tôt peut être! Bon, passons aux choses sérieuses. L'autre me tenait déjà la tête légèrement renversée tandis que la brute empoigna une tondeuse et se mis à parcourir mon crâne en appuyant fortement. J'allais être complètement rasé des pieds à la tête! Abruti par cette première épreuve, mon envie de pisser puis bientôt de chier devint insoutenable. Les deux soldats s'en sont rendu compte et semblaient satisfaits.

- Tu vois, le "sirop" fait son effet! TU VAS TE RETENIR SALOPE ET LONG-TEMPS ENCORE!

Je n'entendais plus très bien, tremblant de froid, tous mes efforts étaient concentrés à serrer mon cul ne pas me répandre partout. Mon ventre me faisait horriblement souffrir. Chaque secousse du camion sur la chaussée me déchirait horriblement les tripes.

L'un d'eux dut s'apercevoir de mon état limite. Il ordonna à l'autre de m'enfiler rapidement un gode dans le cul. Cette phrase me glaça d'horreur.

Aussitôt, il me prit les deux jambes, me les souleva et les passa au dessus de ses épaules.

L'autre passa entre mes jambes, déchira ma combine et commença à me graisser le cul. Il ajusta l'énorme gode et me viola brutalement en quelques instants. Je me mis à hurler. Mes jambes furent rejetées par terre, les coups se mirent à pleuvoir.

- Ta gueule, salope. Tu commences mal ton stage. Tu arrêtes ou je te jette sur la route. Arrête tout de suite!

Je n'étais plus qu'un corps suspendu et souffrant, ravalant mes larmes et ma douleur.

Le voyage pourtant dura longtemps encore. J'avais réussi à maîtriser ma douleur. Non pas qu'elle eut disparue, mais j'avais réuni suffisamment de volonté pour garder la maîtrise de mes muscles. Mon ventre me faisait atrocement souffrir. Les deux mecs me regardaient et l'un finit par parler.

- Moi, c'est Morane, le mec de Franck, lui, c'est Pilote. Tu jugeras qui est le plus vicieux.

J'appris à ce moment que Franck avait un mec. Je fus pris d'un mouvement de panique, de désespoir. J'étais tombé dans un piège!

## Arrivée au centre

Le camion finit par s'immobiliser tard dans la nuit. Une cagoule m'empêchait de m'orienter.

J'ai supposé qu'il s'agissait de la maison de Franck. La porte d'un garage s'ouvrit. La camionnette s'engagea et le rideau de fer se referma tout de suite.

- On t'amène la marchandise Franck, il n'est pas frais! On a du lui foutre un gode, sans ça on aurait du repeindre le fourgon, plaisanta Pilote.

Ils me prirent sous les bras et je sentis le sol se dérober sous moi. Un bruit de porte, des escaliers à descendre. Remis sur mes jambes, on m'ôta la cagoule.

J'étais debout, au milieu d'une salle sombre faite de béton brut. Franck, Morane et Pilote étaient assis devant moi sur des tabourets hauts. Les trois silhouettes étaient impressionnantes.

Je revoyais Franck pour la première fois depuis sa visite chez moi.

Ombres recouvertes de cuir, Commandeurs du fantasme, les trois gars étaient sanglés dans des combinaisons faites de vieux cuir. Bien rodé, luisant, chaque cuir était d'une couleur différente : noire pour Franck, rouge pour Morane, beige et bleu pour Pilote. Chacun portait de lourdes bottes. A la taille de Franck pendait une longue matraque. Les trois bandits avaient les cheveux rasés de près. L'odeur qui surprenait dès l'entrée de la salle était faite de cuir, de sueur et de caoutchouc. Le maître se tenait entre ses deux assistants. Il se leva et s'approcha de moi. Par des gestes brutaux, il me mit dans la position qu'il avait décidé : le salut et la soumission : tête baissée, jambes écartées, mains derrière le dos.

- Ici, tu n'as qu'une chose à faire : obéir. Morane et Pilote ont les mêmes droits sur toi que moi. Ils ont ma confiance, par conséquent, ne pas leur obéir est aussi grave que de me désobéir à moi, ok?

Je sentais le regard des trois gars fixé sur moi. J'étais dans un état indescriptible, pratiquement en transes. Ma combinaison était trempée. J'avais terriblement froid et mon ventre était le siège d'une douleur sans cesse grandissante. J'avais de plus en plus de mal à tenir ma position de garde à vous.

- Tu auras trois tâches : la première : nous servir, la seconde : travailler aux tra-

vaux d'aménagement du centre, troisièmement, subir un stage intensif de dressage. Pour le service, on va t'affranchir vite. Tu devras nous servir du matin jusqu'au soir. Si l'on a pas besoin de toi et si tu n'as pas de travaux en cours, tu te retireras dans ta cellule. A l'appel, tu devras te présenter ici dans les cinq minutes. On te demandera à chaque fois de t'habiller d'une façon bien précise. Le code des appels et le règlement intérieur se trouvent dans ta cellule : une sonnerie, tu viens à poil, deux : en treillis, trois : en combine cuir, etc... Si tu te goures, ou si tu es en retard, les choses vont commencer à se gêner. Et la punition risque d'être hors formation, c'est à dire plus dure, ok? Je te conseille de t'entraîner à être rapide, certains équipements sont complexes. La nuit, tu dormiras dans un trou. Le matin, Morane te lèvera à cinq heures. La liste des travaux te sera communiquée la veille. Tu viendras nous réveiller Pilote et moi à huit heures. Chacun t'apprendra les bonnes manières.

Pour les travaux, un apprentissage peut être nécessaire, on te montrera. Ton attention sera importante et la qualité du travail sera prise en compte pour tes notes. Ah tes notes justement! Tous les deux jours, on fera le point sur ton attitude. De cela, dépendra ta condition ici. Tes heures de repos, la fréquence de tes repas et la sévérité de tes punitions. Tu ne mangeras pas avec nous évidemment. On ne mange pas avec un animal; par conséquent, tu mangeras comme un animal : une fois par jour, par terre et à quatre pattes, ok?

Aller aux chiottes et dormir feront partie des récompenses possibles. Moins tu obéiras, moins tu dormiras. Tu ne feras rien sans permission, ok? Même pisser, ok? Tu vas t'apercevoir rapidement que les heures de sommeil sont précieuses, je te conseille de faire très attention à cela car certaines situations peuvent devenir rapidement insoutenables. Si par malheur, tes forces t'abandonnaient à la suite de trop de négligence, je te fous à la porte, compris? Je ne te parle pas des épreuves aujourd'hui. Tu les découvriras bien assez tôt. Fin de réunion! Tu as quelque chose à dire?

Je fis signe que non en gardant la tête baissée.

- Ok, alors suis Morane, il va te montrer ta cellule.

Pendant toutes ces déclarations, mon mal au ventre ne faisait qu'augmenter mon angoisse et ma panique.

Morane se leva et me prit par le col. Il m'entraîna dans un couloir où se trouvait

un escalier. En bas de cet escalier, trois portes : Morane ouvrit celle d'en face. Il me poussa devant lui.

A l'intérieur, la pièce n'était qu'un long couloir. L'air était chaud et humide. Une forte odeur de poussière et de caoutchouc stagnait. Devant, se trouvait un large support à cintres. Sur ces cintres étaient accrochés une dizaine d'équipements divers : cuir, latex, néoprène, chaînes de toutes tailles... Dans le fond, il y avait un trou d'une quarantaine de centimètres de diamètre, percé à environ un mètre cinquante du sol. Autour pendaient deux menottes larges. Au centre de la pièce, une grille d'égout. À côté de la porte se trouvait un point d'eau avec une lance au bout d'un long tuyau. Les murs et le sol étaient en béton brut. Pas de fenêtre et l'éclairage était assuré par un hublot au plafond. À ce plafond était scellée une série d'anneaux répartis dans l'axe de la pièce. Des grilles de ventilation ponctuaient les murs sur leur partie supérieure. Une caméra était fixée au dessus de la porte et un interphone à gauche de la serrure. Je restais immobilisé un moment contre le mur. Morane me présenta ma cellule.

- Les équipements avec les codes à côté, dit-il en montrant le support de cintres. Au fond, ta paillasse. C'est un tube, tu y entres la tête la première!
- Et les chiottes, demandais-je timidement?
- Y en a pas! Tu demandes, et on voit, ok?
- Mais je me retiens depuis le début, je n'en peux plus!

Morane réfléchit un instant et ordonna de le suivre :

- Viens avec moi!

Il m'emmena dans une grande pièce à côté et me montra une bassine :

- Vas-y, je te regarde! Morane me saisit par la taille et ouvrit le cadenas qui retenait la ceinture et le gode.
- Mais, je...
- Ta gueule, c'est ça ou tu vas te coucher.

Je me mis à poil et m'accroupis devant lui. Pour satisfaire mes besoins, il fallait ôter le gode qui me fermait le cul depuis mon enlèvement. Après plusieurs hésitations, j'arrachais l'objet. Une douleur atroce me fit pousser un hurlement. Prostré, je me mis à pisser et à chier abondamment.

- Cherche pas le papier, tu prends ta main et tu lèches.

Après un moment d'hésitation, j'obéis.

- Tu dois boire avant de dormir, me dit-il en me montrant trois bouteilles alignées sur le bord d'une table.

Transparentes, elles laissaient voir un liquide jaunâtre.

- Avale, je viens te chercher dans cinq minutes.

Je pris la première bouteille, et commençais à avaler le liquide amer. Tout en absorbant difficilement cette quantité, je regardais l'équipement du laboratoire. Table d'intervention équipée de sangles, cabine vitrée mystérieuse, chaînes, poids et altères.

A l'observation de ces engins, je ne pus m'empêcher de bander sérieusement. Morane entra à ce moment, s'aperçut de mon état et me décocha une paire de gifles magistrale. Sonné, je fus reconduit dans la cellule.

Morane me poussa vers le trou dans le mur. Complètement nu, je grimpais dans ce qui se révélait être un tube et je me retrouvais dans ce boyau en plastique dur et étroit où régnait une odeur de moisi.

Je ne pouvais même pas me mettre à genoux. Le tube était incliné vers l'avant, ce qui mettait ma tête au dessous du niveau de mon corps.

Morane m'attachait les pieds au moyen des menottes scellées dans le mur à l'entrée du tube. Puis, l'obscurité se fit, il venait de refermer le tube à l'aide d'un cou-vercle hermétique à la lumière.

## Séquestré pour la nuit

Je ne pouvais plus sortir! La chaleur commençait à monter dans cette enceinte. Les parois étaient chaudes, mon corps devint moite, la sueur commençait à perler.

Séquestré dans ce boyau à l'atmosphère étouffante, je ne pouvais pas bouger. Les pieds attachés, il m'était impossible de remuer les jambes, encore moins me retourner. Je commençais à paniquer! Il fallut que je me maîtrise pour ne pas hurler et taper contre les parois. Une heure peut-être passa. Je somnolais. Soudain, je fus réveillé par une douleur en bas ventre ; le liquide absorbé faisait son effet. Une envie monstrueuse de pisser me vint. Je ne pus me retenir. J'abandonnais, mes muscles relâchés, je me mis à pisser abondamment. Mon corps se détendait, je me vidais, la face contre le plastique chaud. Effrayé soudain par les risques de représaille, je me laissais pourtant complètement aller.

Au bout d'une minute, le liquide commença à atteindre mon visage. J'avais oublié la pente du tube! Maintenant, c'est tout le visage qui trempait dans la pisse. Je devais lever la tête pour garder le nez au hors du liquide.

Je pris peur, mais à la fois ma situation me sembla incroyable. Je pris conscience de mon état de prisonnier. J'étais entrain de vivre ce dont je rêvais depuis des années. Je me laissais aller vers une contrainte totale. Une situation de soumis, prisonnier de dominants qui étaient là pour assouvir leurs désirs, et satisfaire les miens. Est-ce que cela sera compatible? Jusqu'où aurais-je envie d'aller. La loi sera-t-elle supportable pour mon corps? Ma volonté saura-t-elle dominer la peur et la souffrance? Lentement, je me mis à boire l'urine, lentement je goûtais le liquide amer. Je léchais le plastique méticuleusement pour faire disparaître mon méfait. Repu, je m'endormis.

Je fus réveillé par une voie qui venait de l'intérieur du tube. Un haut-parleur y était dissimulé. La voie égrenait un discours monocorde :

“règlement intérieur. Tu es là pour obéir, En aucun cas tu ne dois prendre des initiatives sans en référer aux maîtres. Il est interdit de manger sans l'autorisation des maîtres. Il est interdit de pisser ou de chier sans l'autorisation des maîtres. Il

est interdit, en toute circonstance de se branler, cette faute est considérée comme grave. Lorsque tu te présentes devant tes maîtres, tu dois resté les jambes écartées, les mains derrière le dos. Il est interdit de regarder en face qui que ce soit. Le matin, tu seras debout à cinq heures. Dès le lever, tu dois nettoyer les salles de travail ainsi que les pièces communes. A huit heures, tu dois réveiller les maîtres. Tu subiras chaque matin un traitement. Ensuite tu commenceras les travaux de force. A midi, tu auras le droit à une heure de repos dans ta cellule. L'après midi sera consacrée à ton éducation, sinon d'autres travaux de forces te seront commandés. A six heures, une autre heure de repos. De sept à huit, travail en salle de sport. A huit heures, tu te changeras et tu aideras à la cuisine. Ton équipement te permettra de voir et de sentir, mais tu ne pourras rien avaler. A neuf heures, tu serviras le repas à tes maîtres. En fonction de tes efforts, tu seras peut-être nourri, sinon tu resteras à jeun. La soirée sera consacrée à la distraction de tes maîtres, tu devras toujours être en forme, prêt à les satisfaire eux ou leurs invités. Tu devras ranger et nettoyer tes affaires avant de retourner dormir dans ta niche. Pour la nuit, on te commandera de t'habiller, suivant le cas, et tu seras toujours attaché”.

La bande était montée en boucle, le règlement recommença au début. Je m'endormis.

## Première journée au Centre

Le sas s'ouvrit, une main me détacha les pieds. Tiré brutalement vers l'extérieur, je me retrouvais, complètement ahuri et aveuglé devant Morane.

- Dépêche! Tenue numéro 2 : treillis et rangers, vas-y vite, je te regarde!

J'eus du mal à repérer l'ensemble réclamé. Veste et pantalon de treillis, chaussettes et rangers, ceinture large et casquette.

- Allez enfile et que ce soit correct; Franck t'attend!

Les vêtements étaient moites et humides. J'avais du mal à les enfiler. Le pantalon était très ajusté, il n'y avait pas un centimètre de trop. La veste me collait à mesure que je fermais la rangée de boutons. Les rangers sentaient le moisi et le cuir était taché de plaques blanchâtres. Le tout fut bouclé en 10 minutes et nous partîmes en courant. Essoufflé et inquiet, je me retrouvais dans une salle déjà traversée la veille. Franck attendait au milieu, une cravache à la main. A l'air qu'il avait, les choses ne s'annonçaient pas trop bien.

- C'est long, dit-il, trop long, il va falloir que tu progresses. Premièrement, lorsque je te parle, tu baisses les yeux, les mains derrière le dos et les jambes écartées, là, écarter les jambes voilà! Tu sais pourquoi tu es ici?

- Oui, pour obéir et apprendre, dis-je.

- Et à travailler, imbécile! Alors justement, tu ne crois pas que l'on va te nourrir à rien foutre. Il y aura toujours quelque chose à faire, compris?

- Oui maître.

- Pour le moment, tu vas nettoyer les deux salles de travail. Morane va te montrer où se trouve les produits. Je veux que les appareils brillent, que tout soit impeccable pour ce soir, ok? Ensuite, tu viendras au rapport et nous verrons! Pour commencer, je vais t'équiper pour quelques jours. Je ne tiens pas à voir ta gueule, viens ici! Je m'approchais de Franck qui venait de prendre en mains un ensemble de cagoule et de masque en caoutchouc.

- A genoux!

Aussitôt, il m'enfila l'ensemble qui paraissait très lourd. Ma vision s'obscurcit, je ne voyais plus le jour qu'au travers deux lunettes étroites. Avant de refermer le masque complètement, il me glissa une sonde dans la bouche. Cette sonde faisait parti du masque et permettait d'alimenter de l'extérieur. Elle semblait d'une longueur incroyable! Une envie de vomir me prit soudain! La cagoule, très serrée, se referma sur moi. L'ensemble avait été graissé à l'intérieur, aussi la matière se plia à mes formes. Je sentais le caoutchouc glisser progressivement et s'ajuster à ma tête. Franck m'encercla la tête d'un harnais en cuir, qu'il verrouilla à l'aide de deux cadenas.

- Allez, tu peux bosser maintenant. Au moins, je suis sur que tu ne peux pas t'alimenter sans mon autorisation.

Morane m'emmena vers le placard où se trouvaient les ustensiles de ménage.

Après quelques instants d'hésitation, je commençais à m'orienter et à cerner les objets.

La séance de travail débuta.

J'avais l'ordre de tout nettoyer : les appareils d'entraînement, les murs et le sol. Après trois heures de travail intense, j'étais complètement trempé. Je baignais dans mon treilli. Ma tête était bouillante, ma peau collait au caoutchouc de la cagoule.

J'avais du mal à dicerner quoique ce soit. Ma vision était terriblement obscurcie.

Après quoi, j'eus le droit de rester dans ma cellule une heure pendant la pose du midi. Apparemment, il n'était pas question de manger. Aux travers des lunettes de mon masque, je regardais l'espace autour de moi dans le détail. A part le porte manteaux, il y avait les accessoires, plus une série de godes de tailles croissantes. Sur le mur était affiché le règlement intérieur que j'avais eu dans les oreilles durant toute la nuit.

Je décidais de m'allonger par terre, puisque le tube était fermé pendant la journée.

Les tempes me battaient de plus en plus fort. Une satisfaction de plus en plus grande m'envahissait. J'approchais une manière de vivre longtemps désirée.

## Amusements violents

Le soir, j'étais chargé de préparer le repas.

J'avais changé de tenue. J'étais maintenant complètement enfermé dans une combinaison de caoutchouc épais. Par dessus, j'avais du en enfiler une seconde faite pour la plongée. Ils appellent cela une combinaison sèche, car elle est sensée être totalement étanche. Celle-ci était vraiment très lourde. Mes gestes étaient freinés par la rigidité de l'ensemble, chaque mouvement représentait un effort important.

Progressivement, je m'habituais à voir au travers mon masque. De temps en temps, je me heurtais aux meubles. Je m'assurais vite à chaque fois que personne ne venait me réprimander.

Je réussis à servir le repas sans faire de casse. Chaque geste avait pour moi une grande importance. Je devais également exécuter le service avec zèle vis-à-vis des maîtres car ils désiraient que j'apprenne les bonnes manières.

Le repas servi, j'attendais dans la cuisine. Vers neuf heures, on m'appela au salon. Là se trouvaient les trois maîtres en compagnie de deux autres gars. Mon arrivée sembla intéresser ces derniers. Franck m'ordonna de me mettre à genoux devant eux.

- Voici la salope dont je vous ai parler. Elle est à vous pour ce soir!

En disant cela, il entreprit de me me libérer la tête, il déverrouilla la cagoule. Un air frais me redonna vie quelques instants.

- Allez montre de quoi tu es capable!

Je savais qu'il fallait plaire aux invités, aussi je m'approchais du premier qui était assis prêt de moi. Il était vêtu d'une combinaison noire et ses bottes étaient couvertes de boues. Je me mis à les lui lécher doucement en les tenant avec mes mains.

Les autres convives ne prêtaient guère attention à notre numéro.

Petit à petit, ses bottes devenaient noires, propres et belles. La conversation continuait comme si de rien n'était. Lui, me regardait de temps en temps.

Soudain, il me prit par mon collier et amena ma tête entre ses jambes. Je sentis qu'il me ramenait les mains derrière le dos et les attachait entre elles. Il me remit mon masque et ajusta les fermetures et le harnais.

A genoux, prisonnier entre ses jambes, j'attendais.

Après quelques minutes, je sentis une main soulever mon masque et chercher l'entrée d'air. Doucement, il tourna la valve qui réglait le débit. Progressivement, l'air n'arrivait plus. Je commençais à manquer d'oxygène. Seul un mince filet m'arrivait, je devais tirer désespérément pour tenir le coup. J'entendais la conversation se poursuivre, mais le son s'éloignait doucement.

L'invité me repoussa brusquement par terre, il se leva et m'obligea à passer dans la pièce à côté en me trainant à quatre pattes. L'étouffement me faisait paniquer de plus en plus. Mes gestes devenaient saccadés. Il m'obligea à me mettre sur le dos. Je le voyais juste au dessus de ma tête. Il leva une jambe et mit sa botte sur mes couilles. Ensuite, il appuya de plus en plus. Leva la botte et l'abattit brutalement. Mon corps se souleva de douleur. Je ne pus empêcher un cri que je regrettais immédiatement, car cela attira Franck.

- Qu'est-ce qu'il a? Tu as quelque chose à dire salope? Vas-y Pierre, punis-le, il le mérite, occupe toi de lui longtemps. Aide moi a le dresser!

Pierre me regarda en souriant. Franck repartit et la torture commença. Il prit une matraque qu'il tenait attachée à sa ceinture et commença à me frapper lentement par coups brusques, aux endroits les plus sensibles. A chaque coup, mon corps sursautait. Je réunissais toute mon énergie pour ne pas crier. Lui, commençait à me parler. Me donner des ordres de bouger, de me positionner par rapport aux coups qu'il voulait me donner. Au bout d'un temps très long, il se calma.

- Allez, retourne à nos invités, va leurs lécher les bottes.

Je dus m'occuper à satisfaire chacun d'entre eux ce soir là. Systématiquement, après chaque séance de toilettage, chacun d'entre-eux m'emmenait dans l'autre pièce pour me faire subir les pires outrages.

Seul Franck ne prit pas part à ces séances; lui, il se réservait pour plus tard m'avait-il dit.

## Exposition

Plusieurs jours après mon arrivée, Franck décida, au moment de la pause, un soir, de m'habiller lui-même. Il me retrouva dans ma cellule où j'attendais ces ordres. Il ouvrit brutalement la porte. Il portait sur son dos un immense sac à dos. Aussitôt, il le mit à terre. Aux efforts qu'il fit pour le déposer, je devinais que cela devait terriblement lourd. Il commença à examiner mon vestiaire.

- A poil! Ordonna-t-il.

Je reçu l'ordre d'enfiler une combinaison de caoutchouc intégrale. Elle était très serrée et j'avais beaucoup de mal à l'enfiler rapidement. Exaspéré, Franck alla chercher une bouteille d'huile. Il baissa le peu que j'avais réussi à enfiler et m'aspergea le corps. Ruisselant, je recommençais ma tentative. Les choses se passaient mieux. Je pénétrais en glissant dans cet enveloppe souple et grasse. Ensuite, il me jeta une combinaison de cuir, des bottes et des gants de caoutchouc. Il m'enfila ensuite un masque complet dont les pans en latex descendaient largement en dessous du cou. La combinaison latex et celle en cuir furent refermées. Là-dessus, Franck m'entoura la taille d'une énorme ceinture en cuir munie de trois sangles. Une fois ajustée, il serra progressivement et referma les trois boucles. Je ne pouvais presque plus respirer avec autant de contrainte.

Une fois l'équipement achevé, il me fit endosser le sac à dos, celui-ci devait peser au moins quarante kilos. Je me mis à tituber ce qui mit Franck en colère. L'équilibre retrouvé, il régla le débit de mon masque au minimum. L'air commença à manquer. Je devais me calmer, commencer à me rationner. Il fit deux pas en arrière pour m'observer. Satisfait, il me tira vers l'extérieur pour aller rejoindre les autres dans la salle.

Là, ils avaient dressé une estrade devant la table. On me fit monter dessus; aussitôt, deux projecteurs se mirent à m'éclairer fortement. J'étais complètement ébloui. L'ordre était de rester immobile toute la soirée, les jambes écartées, à supporter le poids du sac qui me faisait déjà fléchir.

Pour m'en convaincre, ils m'attachèrent les mains derrière le dos et relièrent le haut de ma tête à une chaîne suspendue au plafond; mes jambes étaient tenues

écartées par une barre métallique menottée à mes pieds.

La soirée dura des heures. Les invités des hommes cuir m'ignorèrent toute la soirée. Ils étaient trop occupés ensemble à se caresser, à graisser leurs cuirs, à se sucer les uns les autres.

L'un d'entre eux vint pourtant parcourir mon cuir de ses mains pendant quelques minutes. Il testa le poids du sac sur mon dos, puis finalement s'appuya dessus de toutes ses forces durant un moment. L'expression de mon regard à travers la cagoule devait être assez explicite, cela sembla l'exciter. Il se mit à m'envoyer des coups de poing dans le ventre, puis dans les couilles. Les choses se calmèrent une minutes, le temps pour lui d'aller chercher une bière, et les coups renouvelèrent de force.

Las de tant d'efforts, il finit par se désintéresser de moi.

Je ne sentais plus mon corps. Mon dos semblait saigner, tant la douleur était forte.

A la fin de la soirée, on me libéra les membres et on traina dans ma cellule. J'eus ordre de m'enfourner dans le sas du tube sans me changer.

La porte se referma pour le reste de la nuit.

## Les épreuves du réveil

Allez debout! J'entendis cette exclamation en même temps que le bruit du sas qui s'ouvrait.

- Plus vite, sort immédiatement!

Les chaînes des pieds ôtées, mon gardien me tira brutalement vers l'extérieur. J'étais trempé. La chaleur était infernale dans cette enceinte minuscule.

Une nuit entière enfermé dans ces combines m'avait complètement épuisé. A moitié à cause de la douleur provoqué par l'épreuve du sac à dos, mais aussi à cause de l'état d'excitation dans lequel cela m'avait mis.

C'est complètement soul de fatigue que je me suis retrouvé par terre. Des mains m'ôtèrent ma cagoule. Je me retrouvais nez à nez avec Pilote qui était comme toujours revêtu de sa combine dégueulasse. Pas rasé depuis une semaine certainement, les cheveux ébouriffées, il avait l'air d'avoir fait la fête toute la nuit.

- Qu'est ce que tu fous, t'attends le dégel? A genoux!

Aussitôt dit, il ouvrit sa combine par le bas et dégagea une queue énorme et suintante.

Lèche! Magne toi et avale!

J'obéis immédiatement. La bouche grande ouverte, j'absorbais cette énorme queue sentant la sueur et le cuir. Pilote commença à pousser ses hanches de toutes ces forces vers moi. En me tenant la tête avec ses mains passées derrière mon crâne, il m'enfonçait de plus en plus sa verge énorme qui n'arrêtait pas de grossir! Les mouvements alternés de son corps laissaient échapper de sa combinaison une odeur de fauve. Le mélange du cuir et des odeurs corporelles me rendait fou malgré la douleur que je commençais à ressentir au niveau de la gorge. Les râles de Pilote se firent intenses, un flot de sperme me remplit soudain la bouche. Il éjaculait longtemps en général; il me tint la tête enfoncée à fond entre ses jambes, la queue enfouie dans ma gorge. Je sentis le liquide couler longuement.

Il ne me relâchait pas et je savais ce que cela voulait dire. Ses deux mains conti-

nuait à m'agripper le crâne. Je ne pouvais pas faire un geste. Je sentais son corps bouger à nouveau doucement, tout en se détendant légèrement. Il me semblait que son odeur amplifiait constamment. J'avais, pour me maintenir, embrassé des deux mains sa taille et je caressais sans arrêt son cul en cuir. Un flot d'urine ne tarda pas à m'inonder. J'avalais le mieux possible afin de ne rien laisser tomber sur le sol. Ça, je savais que c'était une faute! La "livraison" achevée, Pilote me repoussa brusquement et m'ordonna de me lever. L'air satisfait, il referma sa combine. Après m'avoir ordonné de quitter mon équipement, il me traîna à poil vers la salle de travail.

Chaque matin, l'un des trois bourreaux me faisait subir une purge, une vidange qui durait plus ou moins longtemps. En tout cas, cette épreuve était brutale et humiliante.

Je me mis à genoux devant un harnais de tête scellé dans le sol. Pilote me força à toucher le dallage du front et commença à ajuster les courroies. Les mains me furent attachées de chaque côté de mon corps également sur le sol. L'épreuve commença. Pilote me graissa rapidement le cul et je sentis un gode s'enfoncer brutalement. Un filet d'eau commença à m'envahir immédiatement le cul.

Sans que je m'y attendis, je reçu un volé de coup de ceinture sur les fesses, puis sur le dos. Chaque coup finit par m'arracher un hurlement. Le ventre commençait à s'enfler. La tête rivée au sol, je ne pouvais rien faire que subir cette humiliation quotidienne. Longtemps après, je me remplissais toujours; soudain, je sentis le gode s'arracher, cela me fit hurler de douleur. Un flot de liquide s'échappa et se répandit sur le sol. Mon ventre se libérait déjà de cette torture. Pilote ne devait pas en avoir pour son compte, il me réintroduisit le gode, et la séance recommença. Le remplissage, ...la vidange...

La séance s'achevait toujours par un nettoyage à grandes eaux. La lance d'arrosage braquée sur moi, il me faisait subir un décapage violent. L'eau me pénétrait par tous les trous. En nettoyant également le sol, il visait de temps à autre, les zones sensibles de mon corps ; le puissant jet me défonçait la peau et me faisait hurler de douleur. La séance achevée. Les liens défaits, j'étais obligé de prendre une serviette et d'essuyer méticuleusement le cuir de mon tortionnaire.

Ensuite, la journée de corvées pouvait commencer!

## Dressage : première leçon

Franck m'attachait les deux mains et les suspendait à une barre haute, puis, après m'avoir fait écarter les jambes, il m'immobilisa les pieds aux attaches d'une barre scellée au sol. J'étais nu, impuissant devant ses fantasmes.

Il se mit à m'expliquer qu'il allait me sonder longuement par tous les trous et qu'il fallait que je sois courageux! Ces mots me firent bander et je n'arrivais pas à faire taire mon érection. Il bondit sur moi, soudain, furieux, pour me fouetter la verge pendant de longues minutes. Je criais de douleur, mais rien ne semblait devoir l'arrêter. Finalement, il retrouva son calme, et commença mon équipement.

Il parvint, par des gestes précis, à me faire avaler une sonde souple et longue de 10 centimètres et de deux centimètres de diamètre. Cette sonde m'empêchait d'avaler ma salive normalement. Je commençais à baver. Il m'enfila une cagoule en latex épais munie d'un masque. Cette cagoule ajustée, j'étais totalement isolé du monde extérieur : je n'entendais que le battement de mon cœur dans mes oreilles et le bruit de ma respiration ponctué par l'arrivée de l'air dans le filtre à clapets. Il relia la sonde au masque et le masque à un système de pompes et de réservoirs. Un bruit de moteur se fit sentir à côté de moi. Un liquide frais commença à couler dans ma gorge sans que je puisse y faire obstacle.

J'arrivais à voir, ou à deviner les geste de mon tortionnaire en tenue de combat : le corps en cuir noir luisant évoluait prestement autour de moi et progressait par gestes précis. Tout le rite semblait écrit, nul hésitation semblait le freiner dans sa progression. Il était en train d'équiper ma queue d'une sonde fine et brillante. Lentement, il l'enfonça dans ma verge, lentement ; je la sentais entrer en moi. Il disparu soudain quelques instants.

Rapidement, je le sentis à nouveau, avec des doigts d'expert, il commençait à me palper l'anus. Il en mesurait l'ouverture et analysait sa facilité à accepter l'intrusion d'un corps envahisseur.

Franck ne m'avait jamais réellement touché. Il commença à me graisser le cul, sur la périphérie, sur le bord intérieur, ensuite il pénétra de plus en plus profondément. La main qu'il me présentait était la bienvenue et il le sentait. Cette péné-

tration sonnait pour moi comme une caresse, un conivence inattendue. Je commençais à lui donner un maximum d'ouverture. J'en oubliais le liquide qui me remplissait par la bouche. Il arrivait presque à passer le poing, mais brusquement il stoppa la progression, se retira et m'enfila brutalement un gode que je jugeais énorme. Celui-ci entra d'un seul coup ; une grande douleur me harponna le cul. J'étais conscient de ma situation et je réussis tant bien que mal à maîtriser l'agression.

L'homme cuir amena une série de tuyaux munis de plusieurs embranchements. Le moteur se tut. Les sondes que j'avais en moi bougèrent pendant quelques secondes, puis les vibrations se mirent à raisonner à nouveau autour de moi ainsi que dans mon masque. C'est là que j'ai commencé à sentir mon cul doucement se gonfler, puis ma vessie. Surpris de tant d'agressions simultanées, la panique arriva rapidement. Je sentais Franck à côté de moi. Je l'ai appelé, il me dit de ne pas m'inquiéter. Le bruit du moteur s'arrêta un moment et Franck me dit d'un voix calme :

- Rassure-toi, tu vas souffrir, me dit-il, mais lentement.

Je me mis à me tordre dans tous les sens. Je tirais sur mes bras, mes jambes. Les sondes me torturaient dans ma chair. La foudre s'abattit sur moi : je reçu une énorme décharge électrique sur des couilles. Il me dit d'arrêter de faire le con. Les tremblements de peur et d'angoisse arrivèrent rapidement. Je souffrais autant de l'agression extérieure que de mes muscles que j'essayais de maîtriser. Nouveau bruit de moteur! Le liquide dans ma bouche arriva dans un flot continu. J'avais du mal à respirer correctement. La douleur arriva par le dessous, entre mes jambes. Mes couilles se mirent à me brûler. Un poids énorme les tirait vers le sol et se balançait lentement. La torture semblait totale. Le bourreau en cuir m'entourait, me soumettait totalement dans tous les axes de mon corps, mais je ne savais pas que les limites de la souffrance n'étaient pas encore atteintes.

Le bruit du moteur stoppa. Il m'aspergea d'un liquide froid qui me surprit et m'inquiéta rapidement. Aussitôt, je reçu une série de décharges électriques sur les bras, entre les jambes, sur les seins. Horrible par l'intensité et la souffrance provoquée, mais aussi par l'inconnu du point d'impact suivant.

Crucifié impuissant, je tendais mes membres vers l'extérieur, tentant un geste

d'envol impossible.

Le moteur repartit, le remplissage recommença ; le cul gonflait de plus en plus. Mon ventre se tendait. Je voyais son profil croître dans les lunettes du masque. Je devenais énorme. Une réaction de rejet me prit sans pouvoir la contrôler. Tous mes muscles se mirent à essayer de refouler l'agression, refouler les sondes poignards. Ma gorge se serra, mon cul se contracta et ma queue, impuissante me fit horriblement mal : la rigidité de la sonde était intraitable. Mon corps vibrait sous la révolte. Le tremblement augmentait. Soudain, l'odeur forte de caoutchouc de mon masque fit place à un parfum amer. Avant d'avoir compris qu'il s'agissait d'éther, mon corps entier bascula dans le vide et mes sensations furent bouleversées, magnifiées presque. Sans bouger, je râlais continuellement, la sonde dans ma gorge m'étouffait et le liquide continuait à s'engouffrer dans mon estomac. L'arrêt brutal du moteur et le silence m'inquiéta soudain.

Franck prit un ton de confiance :

- Tu vas rester des heures comme cela, le problème est que tu vas digérer et que ta vessie va se gonfler encore plus. Je ne suis pas sûr qu'elle résiste. Qu'en penses-tu?

De nouvelles vapeurs d'éther m'empêchèrent de paniquer à nouveau, j'étais résigné et attendais la souffrance ultime. Je me voyais énorme, comme une outre en cuir suintante gonflée à bloc, prête à éclater. Soudain, il vidangea mon cul brutalement, malheureusement il me précisa que ma purge allait alimenter mon masque. J'allais bouffer ma merde! Il m'ordonna de pisser en me précisant que le tuyau était branché dans mon cul. L'agression fut pire encore : je crus me soulager en pissant tout ce que je pouvais. Je me vidais dans mon cul!

Les purges alternaient entre elles. Les flux et les reflux me soulageaient et m'agressaient alternativement. Ces épreuves me faisaient me tordre alternativement vers l'avant et l'arrière. Je me mettais à danser d'un mouvement ridicule. Danse de souffrance qui devait exciter au plus haut point mon tortionnaire. Durant toute la journée, Franck, maîtrisant ses gestes, me transforma de posture en posture, me porta de torture en torture, de purges en vidanges, jusqu'à son propre épuisement

Il arrêta le harcèlement. Un semblant de paix arriva sur mon corps.

## Dressage : deuxième leçon

Suspendu comme une torche éteinte, je ne représentais visiblement plus d'intérêt pour l'auteur de mes souffrances. Il sembla vouloir me soulager partiellement. Il enleva le poids suspendu à mes couilles, puis installa un chevalet entre mes jambes. Je le devinais composé de deux tréteaux, munis d'une barre métallique horizontale. L'installation faite, il m'enfourcha dessus. Assis sur cette barre, j'étais en partie soulagée de la suspension qui durait depuis au moins six heures. Une grande partie de mon corps reposait en fait sur une barre fine. J'étais enfourché sur une lame de rasoir. Il m'abandonna dans cette position. Avant de partir, il me jeta quels mots :

- J'en ai marre de ta gueule. Je vais me pieuter. Morane va s'occuper de toi. Tu vas en prendre encore pour ton grade.

Cette phrase me fit trembler une nouvelle fois. Le silence pesa autour de moi durant quelques minutes. Les sondes étaient toujours là mais ne pissaient plus! Mon cul semblait se vider lentement. Je tentais de rassembler mes forces, de faire le point sur mes souffrances, sur l'état de chaque zone de mon corps qui m'abandonnait, lorsque la porte de la salle s'ouvrit à nouveau.

J'aperçus Morane à travers les hublots de mon masque. Il portait sa combinaison de cuir rouge habituelle. Ma vue sembla l'exciter et il s'affaira immédiatement à me retirer mes sondes de la verge et de la bouche. Ayant mon masque enlevé quelques instants, je pus voir son visage crispé et dur. Ses yeux brillaient d'une lumière ardente. Il retira la sonde de ma gorge, mais au lieu de remettre le masque immédiatement, il alla chercher un seau qu'il avait apporté. Il semblait plein d'une sorte de matière visqueuse. La salle était peu éclairée. Un spot fixé au plafond diffusait une tache pale au sol devant moi.

J'avais du mal à reprendre un rythme normal de respiration.

Morane me regarda longuement, puis porta sa main droite au niveau de son cul. Lentement, il ouvrit la fermeture Eclair qui se trouvait entre ses jambes. Il s'assit sur le seau. Je compris au bout de quelques minutes, qu'il commençait à chier. Son corps ondulait, la tête était penchée vers le sol. Ses besoins achevés,

Morane s'essuya des deux mains et vint se nettoyer sur moi. Il referma ensuite sa combinaison. Il mit les gants en caoutchouc qu'il avait posé par terre et commença à remuer lentement le précieux contenu du seau. Après quelques minutes, il prit d'une main une poignée de la matière et vint me la porter à la bouche en me gueulant à l'oreille :

- Tiens, c'est la seule fois où tu vas bouffer pendant ces trois jours de dressage, je te conseille de ne pas rater ça. Bouffe, c'est de la bonne! Il me fit ouvrir la bouche et m'enfourna cette matière dans la gorge. Machinalement, je me mis à mastiquer avant d'avalier. Le goût amèr me surprit. C'était salé, très salé! Une deuxième poignée odorante arriva, puis ainsi de suite pendant une demie heure.

Morane, patient pour une fois, attendait que je finisse d'avalier sa pâté enrichie. La honte en moi grandissait d'avoir à avaler ces déjections qu'il avait ajouté ostensiblement pour m'humilier. Il remplissait parfaitement son rôle de petit maître. L'esclave devait bouffer sa merde en signe de soumission. Ce n'est qu'une fois repu et forcé que je senti une violente douleur au niveau de l'entre-jambes. La barre sur laquelle j'étais assis me sciait en deux, elle entra dans mon corps comme une lame affûtée. Morane prit un tissu posé à mes pieds et me l'enfonça avec force au fond de ma gorge. Cette violence le caractérisait et je savais que les minutes à venir ne seraient pas sereines. Il me mit un harnais de tête muni de nombreuses lanières. Autour du coup, devant la bouche, de part et d'autre des yeux pour rejoindre l'arrière du crâne. Le tout, bouclé avec une violence étourdissante. Ma tête était séquestrée, la respiration se faisait avec peine ; je le vis hésiter un moment entre une cravache et une matraque longue.

La cravache sembla le séduire. Il la maintenu longtemps en l'air devant moi. Elle s'abattit violemment sur mon torse, sur un de mes seins. La douleur me fit rugir sous mon bâillon. Mes jambes s'effacèrent, les chaînes de mes poignets rentrèrent dans ma chaire. Un second coup porté sur le ventre continua de me scier. Il s'agissait d'une épreuve où Morane se défoulait sans retenu. Il n'y avait aucun hésitation, aucun regard de compassion. Mes hurlements étouffés l'excitaient de plus en plus.

Mon dos fut soumis au même traitement. Mon corps, supplicié ne pouvait toujours pas reculer, je devenais une plaie immense pour la satisfaction du bourreau dont

le cuir commençait à reluire. Sa beauté s'exprimait tout au long de mon supplice. Ces yeux se fixaient sur sa cible avant de frapper. L'effet produit, la douleur hurlée le faisait resplendir avant le coup suivant. Dans cette curée, je compris simplement qu'il ne voulait pas me toucher aux parties génitales. Ma douleur me laissa tout de même le temps de m'étonner de cette rémission.

Tout s'arrêta brutalement, Morane quitta la salle après avoir éteint toutes les lumières.

Je restais seul, mes souffrances grandissantes, mon corps pleurait, mon entre-jambes saignait et la soif provoquée par la pâtre immonde me brûlait atrocement la gorge.

## Dressage : troisième leçon

Je pensais vaguement que mon traitement durait depuis au moins vingt quatre heures. L'arrivée de Pilote me surprit dans un demi sommeil. Avais-je dormis entre le départ de Morane et l'entrée du troisième tortionnaire?

La pesanteur semblait agir sur mes membres d'une manière encore plus forte. Pilote resta debout devant moi quelques instants, il avait toujours un demi sourire en me voyant. J'avais finis par comprendre que cet air là n'avait rien de rassurant. Toujours dans sa combinaison dégueulasse noire et beige, il dégageait de son corps une odeur de cuir et de pisse d'une intensité incroyable. J'étais persuadé qu'il vivait réellement enfermé dans cette enveloppe depuis toujours. Il ne se lavait que rarement et ne cachait pas que pisser pour lui dans son cuir le faisait bander en permanence. De cette façon, sa seconde peau était toujours mole et humide. Il vint faire le point de mon état.

- Tu t'es payé les deux autres. Moi, tout ce que je sais, c'est que tu ne dois pas dormir avant demain soir, alors, il faut bien se relayer, hein! salope!

Je ne pouvais rien répondre, mais mon regard suppliant le fit regarder mes attaches. Il examina les liens et fit la moue.

- Ben va falloir assurer la maintenance.

Je devais être dans un sale état, car il prit la peine d'assouplir le serrage des lanières des pieds et des mains. Ma respiration devenait agitée, je souffrais de partout ; une brûlure intense dans ma gorge continuait de me harceler. Pilote semblait ignorer ma panique grandissante et ma souffrance. Il devait connaître pourtant la composition de la pâte que j'avais avalé. Il savait parfaitement quelle torture je subissais après avoir avalé cette masse de sel destinée à me brûler la gorge.

- Il ne t'a pas raté le petit Morane. Ah, on a beau dire, les jeunes sont vaches tout de même! Il tenait dans sa main une éponge qu'il venait d'humidifier. Il me l'appliqua doucement sur la peau à vif. Son contact me fit pousser un cri de douleur. L'éponge était gorgée de vinaigre. Mes plaies étaient horriblement excitées par ce liquide qui ruisselait maintenant sur tout mon corps. Pilote s'appliquait à me laver

entièrement en rechargeant régulièrement l'éponge du liquide nocif. J'étais dans un état général de transe. Il fallait arrêter cette souffrance. Je devais absolument m'enfuir loin de ces tortionnaires. Je hurlais dans mon bâillon. Mes cris étouffés semblaient exciter encore plus cette pissotière ambulante. Je le voyais même se branler à travers son cuir. Il avait pris un pot de graisse et il se recouvrait de cette graisse transparente. Le corps gainé de cuir putride se courbait et se redressait devant moi comme une bête paradant devant la proie qu'elle veut séduire. Ses mains allaient et venaient sur sa queue, ses cuisses. Il ne suspendait sa masturbation que pour réactiver mon supplice. Cela ne suffisait visiblement plus, je devais m'accoutumer à ces morsures. Mon corps ne devait plus réagir suffisamment. Il donna un grand coup de bottes sur le chevalet qui fit un bon et me laboura l'entre-jambes déjà à vif. La tête renversée, je ne pouvais plus émettre un son quelconque. Je ne pouvais que subir les inventions sauvages du bourreau. Une matraque longue et noire s'éleva vers moi. Il se mit à me frapper dans tous les sens. Je le sentais s'exciter de plus en plus.

Il fit une pause de quelques minutes, s'assit devant moi pour admirer mon état, fuma une cigarette, puis une seconde, avala une demie bouteille de whisky en quelques minutes, puis reprit ses assauts. Il se précipita sur moi en frappant de plus belle. La tension pour lui devait être à son comble. Il se rua sur mes couilles et ma queue.

Je me mis à sauter, à danser, suspendu à mes chaînes comme une marionnette désarticulée. J'atteignais un palier de douleur jamais atteint ni même soupçonné. Il frappait de plus en plus rapidement. Le dos, les jambes puis à nouveau mes organes génitaux furent les cibles du bourreau en cuir. Il hurlait comme un fou, ivre de joie, ivre d'alcool et du plaisir de constater les conséquences de ses actes. Il réussissait à faire horriblement mal. Le vice semblait croître de minute en minute. Il jeta la matraque à travers la salle :

- Assez! Tu vas te rendre utile maintenant. En quelques gestes, il ôta le chevalet meurtrier, délia mes liens, pieds et mains. Mon corps se vautra par terre, ma tête cogna sèchement le béton du sol. Pilote saisit la courroie entourant mon coup, tira brutalement vers son visage:

- Il faut que tu travailles un peu, non, maintenant?

Il ouvrit sa combine, sortit sa queue, se mit à la graisser, me renversa sur le ventre et commença à me pénétrer brutalement. Sa verge raide me viola d'un seul coup, profondément. Ma chair à vif ne pouvait plus protester. Le plaisir du bourreau seul comptait. Il hurlait des paroles d'insulte, me cramponnait par la taille et m'usait le cul jusqu'à ce qu'une longue succession de râles me fit comprendre qu'il jouissait enfin. Nous restâmes un moment prostrés ensemble l'un sur l'autre. Puis, reprenant vie, il plaisanta sur mon état :

- Ah j'oubliais, tu as soif, ça ne pose aucun problème! Il se releva et me renversa sur le dos. Il fit sauter le harnais et le bâillon de ma bouche, se mit juste au-dessus de ma tête en la bloquant entre ses deux bottes. Puis, il commença à pisser dans ma bouche durant de longues minutes. Mes gestes n'étaient plus maîtrisés. Un torrent d'urine m'inonda. Je bus jusqu'à la fin de son envie.

Les chaînes que j'avais quitté revinrent sur moi rapidement. Il me poussa contre le mur. A celui-ci était sellée une série d'anneaux. Il entoura ma taille d'une de ces chaînes, la ferma par un cadenas et la relia à un anneau situé à une hauteur qui ne permettait pas la station debout. Le coup et les membres enchaînés, j'étais dans une position insupportable, en équilibre sur des jambes qui ne pouvaient plus me soutenir. J'entrevis un nouveau tunnel vers l'enfer.

Pilote, satisfait de ma situation, était assis par terre contre moi. Il était revenu à sa bouteille de whisky et commençait à boire à petites gorgées tout en se caressant la verge à travers le cuir. D'une main, il se plut à provoquer plusieurs fois mon déséquilibre.

- Tu n'as plus la pêche, petite ordure, ça va pas ça? Tu ne résistes plus? Qu'est-ce que cela veut dire? Tu es là pour en chier et apprendre, hein? Je vais recharger tes batteries, tu vas voir!

Après avoir achevé sa cigarette, il se leva avec un air satisfait qui montrait que le mec avait eu une "bonne idée". Je le vis se diriger vers une table où étaient posés différents instruments. Il prit l'un d'entre eux : une sorte de tondeuse électrique de couleur noire. Lorsqu'il approcha, je compris qu'il ne s'agissait pas d'une tondeuse, mais d'un générateur d'étincelles. Il collait à présent son cuir contre moi et j'avais la forme de sa verge au niveau de ma bouche. L'odeur du cuir imprégné arrivait encore à m'exciter :

- Tu vois cet appareil, c'est pour toi! Je me demande si je te bâillonne ou pas. Tu vas hurler petite salope, mais je ne sais pas si je vais aimer entendre tes beuglements. Qu'en penses-tu?

Aussitôt, il m'appliqua l'excitateur entre les deux seins. Une forte brûlure me transperça la poitrine. Je laissais pousser un hurlement sans retenu :

- Pas mal, après tout, ici tu peux faire tout le bruit que tu veux, alors! Une nouvelle décharge me fut appliquée au dessus de ma queue. Nouvel hurlement, et ainsi de suite durant un temps qui me semblait interminable. Le bourreau jugea plus amusant de me cacher les yeux au moyen d'une cagoule afin de créer, disait-il, la surprise, à chaque impact. La séance dura longtemps. A chaque fois, je perdais l'équilibre, et mon corps entier basculait. Je devais me remettre de la douleur provoquée par l'impact et faire rapidement un effort pour rétablir mon équilibre ; sans cela, les chaînes me rentraient dans la chair. Pilote, visiblement repu de sadisme et d'alcool me laissa accroché au mur. Mon corps pantelant et titubant sans cesse consumait ses dernières ressources.

Je finis par m'évanouir.

## Mise en croix

Je sentis mon corps remuer à mon insu. Deux des soldats me libéraient et m'allongeaient sur une civière. L'air que je respirais semblait plus frais. L'un d'eux me fit boire à petites gorgées l'eau d'une gourde. Un espoir de répit vint me donner un peu de force, suffisamment pour regarder autour de moi. Franck et Morane me transportèrent vers une autre salle.

Je voyais le plafond défilé au dessus de moi. Cela devait être la salle commune : des fauteuils étaient disposés en arc de cercle autour d'une table basse. Plus loin, se trouvait une immense table de ferme. Dans son axe, était installée une croix de Saint-André. Des chaînes pendaient en haut et bas des montants. Par terre, traînaient plusieurs outils ainsi qu'une combinaison de plongée lourde.

Arrivé devant la croix, ils me prirent sous les aisselles et me mirent debout. Chancelant et presque aveugle, j'avais du mal à rassembler suffisamment d'énergie pour ne pas m'effondrer immédiatement. Sans rien dire, les deux bourreaux m'aiderent à pénétrer dans cette combinaison. Elle était froide et moite. Les jambes glissèrent difficilement, puis le corps. Mes membres supérieurs me faisaient souffrir, car il fallait les tirer vers l'arrière pour enfiler cette lourde enveloppe. Les gants et les bottes étaient attachés au corps du vêtement. La fermeture se referma sur moi. Morane pris un casque intégral en caoutchouc et en ajusta méticuleusement les attaches. Ma vision se troubla encore plus, le hublot se remplit rapidement de buée. L'ensemble devait être hermétique, car j'eus rapidement du mal à respirer.

Je vis Franck actionner une vanne et un filet d'air arriva jusqu'à mon visage. Les deux soldats me poussèrent, puis me hissèrent sur la croix. Pendant que Morane me tenait légèrement au dessus du sol, Franck m'attacha les mains, les bras, les pieds, les jambes au niveau des genoux et les cuisses. Enfin, une large ceinture me serra au niveau du ventre. Une pression s'exerça de plus en plus grande, au point de me laisser de moins en moins de liberté pour respirer.

Quelle nouvelle torture dans cette nouvelle cage s'apprêtait-on à me faire subir? Des lumières vives furent braquées sur moi. Aveuglé, je fermais les yeux. Progressivement, la température augmenta dans cet espace de rétention. Le

caoutchouc chauffé libérait une forte odeur propre à faire bander tous les fous de latex.

Je mis mon corps en attente de nouveaux sévices, à la merci des caprices de bourreaux à qui je m'étais livré.

## Offert aux sévices

Je me retrouvais enfermé dans cette combine épaisse, attaché de toutes parts. La douleur me tenaillait. Elle me réveilla en sursaut. Je transpirais abondamment dans cette prison étanche. Chaque goûte de sueur coulant sur mes blessures me torturait. La chaleur augmentant constamment, mon corps n'était qu'une plaie ouverte abreuvée sans arrêt par des flots de sueur salée.

L'agitation de mon corps attira l'attention autour de moi. J'aperçus les trois tortionnaires accompagnés d'un quatrième individus. Les cheveux en brosse, blonds presque blancs, il portait un treillis gris sombre et des bottes noires de l'armée. Il portait aussi un étui allongé accroché à une large ceinture en cuir. De ce fourreau, dépassait un appareil que je connaissais bien à présent : un "coup de foudre"! Il me regarda fixement, me palpa les bras, les jambes, puis les couilles. Son visage se tourna lentement vers Franck, attendit un signe d'approbation, se retourna vers moi et m'envoya un terrible coup sur les organes génitaux.

Je ne m'attendais pas à ce coup! Mon cœur chavira. La douleur me fit me raidir pendant plusieurs minutes. Mon regard croisa le sien. Il semblait curieux de voir ce que je pouvais supporter. Son bras se détendit à nouveau. Nouvelle douleur, nouvelle angoisse! J'avais envie de hurler, mais également de m'agenouiller devant ce que je ressentais comme un grand prêtre du mal. Franck l'invita à ouvrir ma combinaison, puis quitta la pièce avec ses deux assistants.

L'homme saisit l'ouverture du vêtement, baissa lentement la glissière, sortit son "coup de foudre" et me le planta sur un sein, envoya une décharge, puis sur l'autre. L'appareil fut pointé sur ma queue. Le sexe se raidit. Ce mouvement fut compris comme une provocation. Il visa le gland ; celui-ci fut foudroyé! Il insista, son "coup de foudre" s'enfonça entre mes jambes où ma queue s'était réfugiée, cette fois-ci je ne pus m'empêcher de hurler à l'intérieur de mon masque. Secoué de spasmes, je me mis à éjaculer, le sperme aspergea son treillis!

La peur m'envahit soudain. L'homme s'approcha de moi, referma la combinaison, prit en main la vanne d'arrivée d'air et la ferma totalement. Puis, il commença à m'administrer une série de coups violents à l'aide d'une matraque en caoutchouc. Ma combinaison me protégeait un peu de ces assauts sauvages, mais rapide-

ment l'air vint à me manquer. A chaque respiration, mon masque se plaquait sur mon visage et rien n'arrivait.

Mon corps entier réclamait cet air dont il m'avait privé.

Un trou noir s'offrit à ma panique. Le vide, le silence, puis rien.

## Exercices solitaires

Se retrouver seul dans la salle de travail. Juger d'un regard les différents appareils autour de moi. Ils sont là, à ma disposition pour me faire souffrir.

Je dois les affronter calmement en les approchant un à un. Positionné au dessous des altères, répéter indéfiniment un mouvement de plus en plus impossible.

Vivre l'affrontement des sentiments contradictoires entre le découragement et la foi dans une mission irrationnelle; sentiment finalement vainqueur d'obéir aux ordres d'un être que l'on a volontairement placé au dessus de soi. Peu à peu, sentir perler, puis couler abondamment la sueur le long de son corps. Les odeurs génériques d'une salle de sport reviennent et s'affirment. La sueur, le cuir et l'arôme peut être le plus intransigeant : celui du latex.

Au fur et à mesure de mes exercices, la température monte progressivement. Mon corps, porté au rouge, réchauffe l'espace. Je deviens brûlot, parfumant et réchauffant l'atmosphère.

Refusant de prendre un instant de repos, mes muscles se durcissent progressivement.

L'air surchauffé devient irrespirable.

Le talc omniprésent dessèche l'air que je respire.

Ma gorge brûle, la soif vient renforcer ma contrainte.

Au bout de quatre heures, la douleur devient torture.

## Complice de l'esclave

Vivre enfermé dans un vêtement qui vit sur toi.

Tu nourris le cuir de ta combinaison qui serre chaque partie de ton corps.

D'une carapace raide du début, elle devient peau souple et complice d'une jouissance ignorée des autres.

Graisser chaque jour le cuir de la combinaison que tu portes est un plaisir que peu de non initiés peuvent comprendre.

Alimenter cette peau au revers par ta sueur que tu dispenses d'autant plus qu'elle t'enferme et te fait transpirer. Elle te parle, t'emprisonne, te caresse parce que tu es nu à l'intérieur de ce monde odorant et transpirant.

Echange, complicité, tu peux inonder cette enveloppe de différentes manières.

Te plonger sous l'eau et ressortir lourd et prêt au séchage long et complice.

Tu peux réaliser les plus grands efforts, accompagné de cette protection.

Ta sueur la rendra souple, vivante, odorante d'un savant mélange de tons acides et de couleurs de cuir rustique.

La croûte te protège et tu auras tendance à en abuser en lui faisant absorber tout ce que tu rejettes.

Tes propres odeurs, les fluides extraits de ton corps peuvent être assimilés par son épaisseur.

Les arômes réapparaîtront dès le calme revenu, à chaque pas que tu feras ; chaque geste soulèvera un arôme soûlant de cuir et de corps voluptueux.

## La cabine de rétention I

Une nouvelle journée de souffrance allait commencer. Réveillé en sursaut par les hurlements des haut-parleurs, on m'avait extrait de mon tube. Sans autre préparation ni toilette, ils m'avaient convoqué en tenu numéro 5 : tenue de plongée caoutchouc souple modifiée, masque intégrale, bottes et gants latex.

Les trois tortionnaires m'attendaient dans le laboratoire. Je me mis au garde-à-vous devant l'équipe qui me regardait immobile. Après quelques minutes d'observation Franck s'adressa à moi calmement :

- Alors apprenti esclave, prêt pour les tests? En forme? Va falloir être patient et courageux tu sais.

La réflexion m'inquiétait. Je tentais de ne pas le laisser paraître.

- Va-y Morane, équipe-le!

Morane se leva de son siège et commença par ouvrir ma combinaison. Il la tira vers le sol et me découvrit totalement le corps. Il prit une boîte et me recouvrit le corps de graisse. Ensuite, il prit plusieurs pinces métalliques et me les appliqua à plusieurs endroits sensibles : les seins, les oreilles, sous les bras, sous les couilles et au bout de la queue. Elles ne serraient pas fort, je ressentais, plus qu'une douleur, une légère excitation. Cela me fit même bander. Cette réaction amusa Franck qui me dit que c'était bien, qu'il fallait en profiter maintenant. Sa remarque m'inquiéta encore plus.

L'application achevée, il se saisit d'un gode d'une forme curieuse, m'ordonna de me mettre à quatre pattes et commença à me graisser le cul, puis il m'enfonça l'engin rapidement. Le gode entra sans trop de difficultés. Je commençais à être exercé à ce genre de sport. Les godes qu'ils m'enfilaient étaient chaque jour un peu plus gros depuis le début de mon stage. Celui-ci n'était pas énorme!

Il me réajusta le latex jusqu'à la tête et m'enferma doucement dans l'enveloppe. Pendant ce temps, les deux autres maîtres discutaient entre eux, calmement. Morane me prit par le bras, et me mena devant la porte vitrée d'une cabine que j'avais déjà observé, genre cabine de sauna. A l'intérieur, il y avait un siège en bois et plusieurs équipements dont je ne comprenais pas encore l'utilité. Il me fit

asseoir sur ce siège, genre siège baquet muni d'un trou relativement grand en son centre. Avant que je puisse m'asseoir, il m'ouvrit la fermeture que j'avais à l'entre-jambes. Il relia les pinces électriques à un tableau fixé sur la paroi de la cabine et commença à m'immobiliser, méthodiquement, à l'aide de plusieurs courroies. Mes mains étaient plaquées sur des reposeirs, les doigts, les poignets, les avant-bras, toutes les parties de mes membres furent fixées solidement. Il fit de même pour la taille, le torse, les épaules et le coup. Vint la tête : mon masque fut fixé à la paroi. Mon menton, appuyé sur une planchette, était immobilisé totalement. Ensuite il m'enfonça dans la bouche un embout type appareil respiratoire de plongée et le raccorda à un tuyau relié au mur. Il serra fortement les sangles autour de ma tête, je ne pouvais plus me dégager de cet embout. Pour achever l'équipement, il installa autour de ma gorge, un laryngophone et le relia au tableau électrique. Puis, après avoir vérifié la solidité de mes liens, il disparu et ferma la porte de la cabine.

L'attente se fit longue. La froideur du caoutchouc provoquait des tremblements tout le long de mon corps. Je ne percevais plus aucun bruit autour de moi, seul les battements de mon cœur résonnaient dans ma cagoule. Le goût du caoutchouc amer envahissait ma bouche asséchée.

Après quelques minutes, je sentis quelque chose atteindre mon cul. Le gode que Morane m'avait installé grossissait doucement. Son diamètre se dilatait! Je ne sais par quel méthode il arrivait à le dilater de plus en plus! Mon anus me faisait maintenant souffrir. J'avais l'impression qu'il était devenu énorme. Je sentais l'air froid y pénétrer! Je voyais encore vaguement Franck devant la cabine, beau et calme dans son étui de cuir noir. Il finit par se lever pour aller s'installer devant un pupitre qu'il commença à manipuler.

Au bout de quelques minutes, l'atmosphère changea doucement. La température et l'hygrométrie s'élevèrent. L'air devint difficilement respirable. Une vapeur s'engouffra dans cet espace restreint. Mon corps commençait à transpirer dans la combinaison, le latex se mouillait. Son odeur arrivait jusqu'à mes narines. La flotte coulait le long de mes jambes et dans mes bottes. Sanglé fortement, je commençais à paniquer. Malgré tout cela je sentais ma verge se gonfler. Morane l'avait enfermé dans un petit sac de rétention, ma queue aussi était prisonnière, l'érection provoquait une douleur de plus en plus forte.

Soudain, un fluide froid commença doucement à couler par l'embout dans ma bouche. Cinq minutes après, mon cul se remplit également d'un liquide froid. Petit à petit, j'eus envie de me relâcher. Mais tout il était verrouillé! La lucarne vitrée était embuée maintenant. Les verres du masque étaient aussi embués. Je ne distinguais plus rien de l'extérieur. Privé de la vue, je n'avais qu'à me retourner en moi, épiaut les moindres souffrances de mon corps.

La pression augmenta, la température atteignit un niveau vite insupportable. J'entendis la voix de Franck à travers mon masque :

- Tu te trouves dans la cabine de torture. Tous les paramètres sont contrôlables. Tu es totalement immobilisé et nous allons te faire subir des tests de résistance sur une semaine. Tu entends! Une semaine dans cette cage! Tout ce que tu vas rejeter sera retraité et te sera réinjecté! Ta sueur, ta pisse, ta merde! Un calculateur va se charger à la fois de te soumettre et de te surveiller. Ton comportement va donc être enregistré. Après étude de tes réactions, nous aviserons de la poursuite de ton stage. Si cela est positive, tu seras admis à la seconde partie. Tu sauras enfin ce que se soumettre veut dire. Si non, je te renvoie!

A cet instant, un éclairage violent envahit la cabine : deux spots situés face à moi venaient de s'allumer. J'aperçus alors l'œil d'une caméra dans l'axe de la porte qui me surveillait. Au même instant, je reçus une série de décharges électriques sur les couilles, dans le cul et dans la bouche. Le liquide se mit à couler à flot. Rien ne m'avait préparé à autant d'agressions. Mon corps pissait la sueur, la température devait avoir atteint quarante degrés avec 100% d'humidité! Une voix métallique annonça lentement :

- Electrochoc, phase 1.

Une seconde décharge me fit sursauter, puis une troisième, puis d'autres encore! Dans le cul, puis sur les couilles et sur tout le corps! Ma bouche et mon cul continuaient à être irrigués. Les décharges arrivaient par séries. Dans un ordre à chaque fois différent. J'étais secoué de soubresauts que je n'arrivais pas à maîtriser. La douleur me fit hurler dans mon masque. J'étais le seul à pouvoir m'entendre gueuler. Je gémissais, j'appelais un impossible secours! Est-ce que je le souhaitais réellement d'ailleurs?

- Etouffement, phase 2.

J'entendis un grondement dans mon dos. Simultanément, le corset entourant ma poitrine se serra lentement. J'allais étouffer! Ma cage thoracique ne pouvait presque plus se soulever? La respiration devenait presque impossible! Je gonflais de plus en plus! Mon corps entier était l'esclave du robot tortionnaire. Jamais je n'avais été aussi bien immobilisé! De la tête aux pieds, rien ne pouvait bouger. Je mordais sauvagement l'embout en caoutchouc par où s'écoulait le liquide, ma tête était rivée au mur! Tous mes efforts pour me dégager restaient inutiles.

- Abrutissement, phase 3.

Un autre bruit sourd devint perceptible. La fréquence grave augmenta et devint insupportable. Mes oreilles bourdonnaient, j'avais peur subitement. Je hurlais de douleur, ma gorge me brûlait, un poussait un hurlement gigantesque lorsqu'une décharge électrique me foudroya sur tout le corps. Je sentais mes testicules griller!

**JE BAIGNAIS DANS LA SUEUR, LE CAOUTCHOUC? LA DOULEUR M'ARRACHAIT DES HURLEMENTS!**

Ma bouche et mon cul étais violés en permanence. L'anus, grand ouvert, acceptait des litres de liquide non identifiés! Ma verge se tordait atrocement dans sa gaine sans pouvoir s'échapper! Soudain, tout se calma. L'inondation cessa. Le corset se relâcha et mon ventre émit un énorme gargouillement. Les spots s'éteignirent. Dans le noir j'entendis la voix annoncer mécaniquement :

- Repos, phase 4.

Comment pouvais-je me reposer avec une telle quantité de liquide en moi? Mon ventre et mon estomac me faisait souffrir.

J'attendis, crispé, la suite de l'épreuve. Rien ne vint. Je n'arrivais pas à me détendre. Je redoutais la phase suivante, une autre arrivée de flotte, un autre viol!

Une heure ou deux après, j'étais exténué, la voix annonça :

- Purge, phase 5.

La vanne d'alimentation de mon anus s'ouvrir et je pus me soulager totalement. La sensation fut si forte que je me mis à hurler pendant plusieurs minutes tout en poussant sauvagement afin de me vider au maximum. Un sentiment de rejet me

forçait à chier tout mon possible! Vidé, humilié, je me mis à pleurer longuement. Je devenais fou dans cette contrainte totale. Impuissant et craintif de la suite de l'épreuve. Les pleurs cessèrent, j'avalais ma salive avec difficulté ... le silence, les battements de cœur, la sueur continuait à pisser de tout mon corps, la chaleur était toujours grande.

J'étais cuit! Je m'endormis.

## La cabine de rétention, II

Le temps n'a plus de sens. Beaucoup d'heures sont passées depuis le début de mon internement, certainement plusieurs jours même.

Après mon réveil, je n'ai plus subi d'agression. Seul, un mince filet de liquide extrêmement salé coule depuis vingt minutes par l'embout de caoutchouc enfoncé dans ma bouche. La gorge me brûle maintenant. Les yeux me piquent, mais la fatigue n'a pas raison de mon énervement. Je sens depuis un bon moment la température monter dans la cabine. Rien d'autre que le silence, ponctué par les bruits de ma gorge lorsque j'avale le liquide infecte. Mon corps baigne dans l'eau alors qu'une soif immense commence à m'obséder.

Dessèchement, inondation des chairs, je n'ai qu'un désir, c'est de boire ma sueur que je ne peux atteindre. Impossible transfert. L'eau me manque, je crie "à boire" à travers mon masque. Ma voix résonne, mate et absurde.

Les heures s'écoulent et personne ne répond à mes prières. Rien ne passe peut-être à l'extérieur. La prison est-elle réellement étanche? Le filet d'eau a cessé de couler dans ma bouche gorgée de sel.

Soudain un flot d'air le remplace. Ma bouche est envahie par une tempête. Cela ne fait qu'empirer la sensation de brûlure déjà insupportable. La panique me fait avaler de grandes quantités d'air. Je rote pour échapper à l'étouffement. L'air évacué par le nez s'échappe par toutes les interstices de l'enveloppe qui m'enserme. Je continue à avaler cette air maudite. Je rote sans arrêt, condition de ma survie. Une lutte s'engage, je dois évacuer plus vite que je n'avale. Ma tête totalement emprisonnée ne peut se dégager. Ma bouche, immobilisée ne peut qu'accepter le vent qui me pénètre et qui me gonfle progressivement.

Soudain, tout s'arrête. Seul, les battements du cœur, le souffle de la respiration troublent le silence retrouvé. Je brûle sans rien dire. Mon corps encore tendu par tant d'agressions, cherche à se dégonfler. Une soif immense me tient. Je suis aux aguets, attentif à la moindre modifications des sondes ou de mes liens. Finalement, rien ne se passe. La températures seule continue à s'élever légèrement. L'épave entravée qu'est mon corps, attend la suite, moi non, je n'imagine

plus rien. Cela suffit pour moi. Plus, n'est pas envisageable.

Soudain un léger sifflement passe par le masque. Un goût amer arrive dans ma bouche. Les effluves semblent provoquer sur moi des effets de paralysie. Je ne peux m'empêcher de m'assoupir.

### La cabine de rétention, III

Une forte envie de pisser me tira de la léthargie dans laquelle je me trouvais. Mon corps empesé, ma peau scotchée au caoutchouc de mon enveloppe suintante. Mes doigts, mes pieds, rien ne répondaient à ma volonté. L'esquisse de mouvements réprimée. La douleur m'empêchait un instant de larguer toute l'eau que j'avais dans le corps. Le liquide brûlait ma verge blessée. L'urine s'écoulait dans mon vêtement étanche. Le niveau montait au dessus de mes bottes et mes jambes étaient déjà bien remplies. En fait, mes cuisses commençaient à baigner aussi, bientôt, mon cul allait être inondé.

62

Le caisson d'isolement est calme pour l'instant. La chaleur y est raisonnable. Les bruits sont rares. Battements de cœur, flux de salive dans la gorge, frottement des sangles sur le caoutchouc à la moindre tentative de mouvement, frottement de la peau sur la peau de plastique, clapotis de liquide autour de mes pieds inondés. Ma voix s'essaie de temps en temps pour rassurer.

Faire le point sur l'épreuve, l'attente, l'inutile analyse de ma présence dans cette cage. La certitude de l'avoir tellement souhaité cette souffrance, un immense bonheur du confinement, de l'incertitude, l'absence de maîtrise de l'après. Le corps qui te parle, qui cherche aussi le réconfort après la torture reçu et acceptée. Le dialogue entre la chair martyrisée et le conscient, ignorant réellement les faits, ignorant le futur, refusant d'écrire plus loin l'histoire de sa survie. La sensation d'être une vie circonscrite dans une succession d'enveloppes. La prison infinie et éternelle souhaitée. Une cage dans la cage, le désir fou d'avoir perdu la clef. Donner son corps à la médecine du plaisir de ces sadiques qui guettent en ce moment les mouvements de la chair soumise. Tentative de lecture de la souffrance qui dépasse l'attente, qui surpasse l'acceptable.

Moi et les autres sommes là à s'épier, à se désirer de plus en plus dans cet échange sûrement meurtrier. A repousser, à chaque assaut, les limites convenues. Pousser l'aiguillon dans la chair qui résiste de moins en moins à une déchirure de plus en plus profonde. Un corps macérant dans cette fosse de l'oublie, comme scellée dans le plomb, sans repos, avec toute la souffrance résumée, concentrée et voulue par l'instigateur, bourreau de imaginaire, prêt à toutes les énergies pour ôter résistance et paix, inventer et construire la mort lente de l'esprit. Résumer l'être à une somme de chair et d'instincts sans avenir aucun.

## Constat 1

Enfin libéré après plusieurs jours, je n'étais plus qu'un automate, plus qu'une chose occupée à se mouvoir, répondre aux ordres et s'habiller dans l'urgence.

Je passais énormément de temps à surveiller ma tenue. Les uniformes qui étaient entreposés dans ma cellule n'étaient jamais lavés; mon corps puait.

Malgré cela, je faisais très attention à ce que ces vêtements, les bottes et les accessoires soient bien ajustés.

A part cela, aucune de mes actions n'étaient réfléchies.

Les réflexes me guidaient.

J'accomplissais chaque geste, chaque ordre automatiquement en ne voyant au bout du geste ou de la mission, que le reproche, la punition ou la récompense.

## Constat 2

Aujourd'hui, c'est clair, je vais crever.

Si ils ne me nourrissent pas, si je dois être soumis, ... travailler;  
rester debout...

Mare, j'en ai mare. Mon être se décompose. Ils vont me tuer.

J'ai pas bouffé depuis plusieurs jours.

Combien, je ne sais pas.

Pas de repères ici.

Pas de notion du temps autre que le temps scandé par le corps en souffrance.

Les fonctions dérégées, je ne sais plus rien.

Plus rien du temps de ce qu'il convient d'attendre, de souhaiter.

Tout est décidé, imposé.

Sans jugement, à priori contre le bon sens, le naturel.

Le choc, la contrariété, le mal à toute heure. Sans raison, le contraire de la liberté et du bien être.

La contrainte et l'angoisse.

Des jours sans bouffer, sans dormir, sans vivre le corps dépouillé, nu, à l'air libre.

Libre du geste qui vient à l'esprit, machinalement, le bien être du geste qui vient tout seul, irréfléchi, effectué parce qu'agréable.

L'heure arrive où la porte va s'ouvrir.

Je suis en attente du traitement acharné de l'autre.

Des ordres, des menaces, des supplices, dès le premier pied posé à terre.

Cela doit arriver. Dans le cas contraire, je suis perdu aujourd'hui, je dois partir chaque jour pour mon enfer.

Cet enfer, je le construis petit à petit. Je ne sombre pas brusquement dans ce gouffre, je prends la peine de descendre l'escalier d'honneur, lentement, péniblement.

Si l'on ne m'accueille pas aujourd'hui dans le labyrinthe de la souffrance, ce n'est plus mon corps qui va basculer mais mon esprit même.

Peut-être est-ce déjà fait.

La répression, je l'ai appâté, même si je n'imaginai pas l'intensité d'une telle soumission, j'ai élaboré la dégradation de mon être.

L'esprit s'effondre-t-il simultanément avec le corps, la tête résiste-t-elle mieux... ou inversement.

Je dois attendre pour voir.

## Accouplement d'esclaves

Un soir en rentrant de corvée, Franck me dit de ne pas aller en salle de gymnastique, il avait mieux à faire avec moi.

Il m'emmena vers la salle de travail. Celle-ci était surchauffée.

Le peu de lumière me permit tout de même d'apercevoir Morane à genoux dans un coin de la salle. Il était nu, sa combinaison posée à côté de lui, à même le sol. Son visage était sombre. La situation ne semblait pas lui être très favorable. Sa tête était tournée vers le sol. Franck était entre moi et lui, il m'ordonna de me déshabiller.

Ma combinaison de travail que j'avais porté toute la journée était trempée. Je l'enlevais et la posais doucement sur le sol.

- A genoux! hurla Franck.

Il me traîna aux côtés de Morane. Côte à côte, nous faisons face à deux auges assez larges, remplies à raz bord d'une matière inconnue.

- Allez bouffez, vous avez dix minutes pour vous remplir! Le ton ne prêtait pas à la discussion. La matière était assez inodore et n'avait pas beaucoup de goût. Cela ressemblait à de la bouffe pour chien mélangée à de la farine. Il y en avait une quantité impressionnante. Malgré cela, au bout d'une dizaine de minutes, nous avions éclusé le contenu de nos gamelles.

- Debout tous les deux! hurla Franck!

Il plaça nos deux corps face à face. Visiblement, Morane ne désirait pas me voir. Son regard restait fixé au sol. Le maître poursuivit :

- Regardez-vous tous les deux, vous allez vivre quelques jours ensemble,... mais d'une manière un peu spéciale! Vous allez voir, vous ne pourrez plus vous passer l'un de l'autre. Boire, manger, pisser ensemble, vous verrez, ça rapproche! J'espère au moins que vous avez les même goûts!

J'étais à la fois effrayé et choqué par cette scène. Je ne savais pas ce qui justifiait cette mise à l'épreuve du mec de Franck, cela ne m'intéressait pas. Ce qui m'intriguait, c'était ce que nous allions subir. Je ne devinais pas encore la nature

de l'épreuve. Le fait de le vivre avec l'un de mes bourreaux ne me rassurait d'ailleurs pas! Lui, restait prostré.

Pilote était arrivé auprès de Franck. Les deux maîtres commencèrent à réunir plusieurs appareils, sangles, moteurs de vidanges. Nous avions l'ordre de ne pas bouger. La séance d'équipement commença immédiatement.

Nos deux corps furent équipés de harnais d'escalade. Des sangles larges entourant le corps, autour de la taille, des cuisses, des hanches, sous les aisselles, par dessus les épaules. Chaque brin était équipé d'anneaux de suspensions qui permettent toutes sortes d'accrochages. Cet équipement réalisé, ils nous attachèrent l'un après l'autre à un palan. Nos deux corps furent soulevés de quelques centimètres au dessus du sol. On nous enfila la tête dans une cagoule de latex. Les yeux laissés ouverts, la bouches et le nez aussi. Ensuite, nos deux corps furent réunis en plusieurs points, d'abord au niveau des fluides, puis nos membres furent également réunis. Les fluides, c'est à dire le nez, la bouche, la verge et le cul.

Pilote nous équipa de sondes nasales reliées entre elles. Puis on m'enfonça dans la bouche un embout de caoutchouc relié à un tuyau. Ce tuyau fut connecté à une pompe de vidange. Il en fut de même pour ma queue et le gode que l'on m'enfonça dans le cul. Je voyais en face de moi Franck réaliser le même équipement sur le corps de Morane. Celui-ci semblait résigné. Nos deux corps furent ensuite réunis à l'aide de sangles : les pieds, les cuisses, les tailles, les mains attachées derrière le dos de l'autre.

Le rapprochement se précisait, j'étais plaqué maintenant contre le corps chaud de Morane. Au travers les sondes du nez, je sentais son haleine et le rythme de sa respiration. Je ne pouvais plus voir très bien agir les deux maîtres, mais je sentis saisir mes couilles et je compris rapidement que l'on me les liait très serrées. Un mouvement vers Morane me fit comprendre que l'on nous attachait les couilles ensemble. L'équipement semblait achevé. On nous enferma dans un immense sac qui puait le latex.

L'obscurité se fit presque total.

Seul un filet de lumière passait à travers les œillets des cordes de suspensions. La chaleur monta rapidement. Ma peau collait à la fois au corps de Morane et à

la paroi de caoutchouc. Chaque mouvement que je faisais était contrarié par mes liens et par mon attachement au corps de Morane. Celui-ci restait pour le moment calme. Seul, le rythme de sa respiration me signalait sa survie. La suspension commença de me peser au bout de quelques minutes. Petit à petit, les sangles me rentraient dans la chair. Je ne percevais plus aucun bruit extérieur, la chaleur était maintenant très forte dans ce sac prison. Un mélange d'odeurs de sueur et de latex parvenait à mes narines. Petit à petit, je prenais conscience de mes attaches et des connexions qu'ils avaient réalisé sur nos corps.

C'est Morane qui commença à s'énerver. Son torse devient mobile, au point de provoquer un balancement de notre couple. Je devinais que cette situation le martyrisait, l'humiliation qu'il subissait devait atteindre un degré insoutenable. L'accouplement avec celui qu'il dominait depuis plusieurs semaines maintenant était une épreuve incroyable. Chacun de ces mouvements nous rapprochait pour ainsi dire. Nos membres s'attiraient en permanence. Nos couilles étaient inséparables, et son énervement ne faisait qu'augmenter la douleur à ce niveau sensible.

Nos corps ruisselaient. Je glissais maintenant sur sa peau trempée. Petit à petit, mon corps se manifesta d'une manière prévu. De l'intérieur, mes organes réclamaient une libération, mon ventre et ma vessie voulaient se vider. Je sentais Morane subir de plus en plus de contractions. Son corps semblait se révolter aussi. Nous allions subir d'insupportables assauts. Le corps de Morane se tendit soudain, puis il poussa un cri bref et se recourba vers moi. Un flot de liquide m'envahit la bouche. Un goût amer me fit comprendre la nature du fluide. L'épreuve commençait.

J'entendis un bruit sourd, puis Morane fut saisi d'une série de secousses. Un moteur se mit en marche. Il poussa un second cri. Il se soulageait. Des échanges de matières s'effectuaient. Je ne savais pas encore dans quel sens. Soudain, ma bouche fut envahit par une matière plus dense. Une envie de dégueuler me saisi. Il se vidait dans moi!

A mon tour, je ne puis plus me retenir. Mon relâchement me tira un cri de soulagement. D'autres moteurs se mirent en route. Morane s'agita brutalement. Il commençait à me recevoir. Nos corps se remplissaient petit à petit de l'autre.

Deux corps humiliés, étouffés s'échangeaient ce qu'il y a de plus inavouable, de plus intime. Je me mis à mâcher ce qui m'arrivait par vague. Soudain, mon cul se remplit également. La pression augmenta, une nouvelle envie de chier commença à me tenir. La flotte continuait à me remplir.

Nos corps furent soumis à la question durant des heures. L'un se remplissait, l'autre se vidangeait. Nos échanges se firent, je crois, durant deux jours. Nous étions dans un état de demie conscience. Je ne pouvais plus contrôler ni ma queue ni mon cul. Mes muscles étaient totalement relâchés. Tout était ouvert, donnait et recevait en permanence. Mon torse était totalement collé à celui de Morane. Nos têtes encagoulées n'arrêtaient pas de se cogner. Abrutis, presque asphixiés, de temps en temps, la douleur ou la surprise nous secouaient, à d'autres instants, seul peut-être un désir de communiquer nous faisait remuer la tête en essayant de sentir chez l'autre une quelconque compassion. Je ne lui en voulais pas de cet empoisonement lent, mais mon corps se révoltait lui et je sais que mes rejets l'envahissaient et devaient le faire également souffrir.

Deux jours sans avaler autre chose que la matière de l'autre, j'étais à la fois épuisé et affamé. Pourtant un sentiment d'écœurement m'envahissait régulièrement. Je sentis les cordes et le sac remuer. On venait nous délivrer. Le sac tomba, la lumière parut vive soudain. Franck et Pilote commencèrent à défaire les attaches sans rien dire. On nous sépara, et les sondes furent ôtées. Le harnais détaché du plafond, je me suis écroulé. Morane subit le même sort. Le masque ôté, la sonde de la bouche retirée, je me mis à vomir ; Morane, réduit à l'état d'épave se répandit également sur le sol. Nous étions là, baignant dans nos matières.

Le calme ne dura pas longtemps. Franck se mit à hurler, à nous traiter de porcs. Les coups se mirent à pleuvoir. On nous obligea à nettoyer le sol. A reprendre ce que nous avons rejeter... à avaler tout ce qui traînait...

Ensuite, Pilote traîna Morane sur moi en l'obligeant à me lécher afin que je sois présentable dit-il. Ensuite se fut à mon tour de récurer le corps maculé et puant de Morane.

On me traîna dans ma cellule. Là, je crois être resté 24 heures allongé à reprendre mes esprits, allongé dans mon tube resté ouvert, les chevilles seules entravées.

## Les latrines

Un soir, en fin d'après-midi exactement, il était question de recevoir plusieurs amis des maîtres. A la fin de mes corvées, on me commanda d'aller dans ma cellule afin d'ôter tous mes vêtements ; là, je devais attendre.

Une heure passa, j'avais l'habitude de rester debout et immobile dans ces cas là, sachant que prendre une initiative était rarement la bienvenue. Après un long moment, Pilote entra et m'envoya dans la chambre 3.

La chambre 3 était en fait une cellule assez étroite entièrement recouverte d'un carrelage. Il y avait un bassin aménagé par terre d'environ deux mètres sur un ; le tout devait être profond d'une vingtaine de centimètres.

Deux barres en acier munies de deux anneaux étaient scellées de chaque côté. L'atmosphère surchauffée ne m'empêchait pas de trembler, l'angoisse de ne pas savoir ce qui m'attendait me rendait comme d'habitude nerveux.

Pilote, calme, m'ordonna de me coucher dans le bassin, les mains au dessus de la tête. J'obéis. Malgré la température élevée, le contact avec le carrelage me fit trembler encore plus. Pilote m'obligea à écarter les bras, m'attacha les poignets aux deux anneaux d'acier, puis les pieds.

La distance entre les deux bords était suffisamment grande pour qu'il put tirer sur mes membres et faire de sorte que mon corps soit tendu, immobilisé, presque écartelé.

Ensuite, il déplaça une grille à gros barreaux de métal qui se trouvait posée le long du mur et la rabattit au dessus de moi. L'ayant positionné correctement, il serra quatre énormes boulons à l'aide d'une clef plate.

Pilote quitta la pièce sans rien dire ; la lumière s'éteignit. Il n'y avait aucun mouvement d'air; la température montait encore. Mon corps commençait à suer; j'étais tendu, écartelé, mouillé, enfermé sous cette grille. Mes tremblement cessèrent, petit à petit, seul ma chair au niveau des attaches me rappelait à la réalité. Après un long moment, j'entendis des rires, la porte s'ouvrit, une faible lumière éclaira la pièce. Je ne reconnus pas tout d'abord les visiteurs, une dizaine de gars couvert de cuir pénétrèrent dans la cellule; mes trois maîtres arrivèrent

ensuite. Chacun regardait dans ma direction, curieux et amusé semble-t-il. Sans attendre, deux des gars se mirent au dessus de la grille et sans commentaire, chacun d'un côté du bassin, commencèrent à sortir leur queue et à me pisser dessus. L'un deux visa immédiatement ma gueule, l'autre visiblement s'en foutait. Ensuite, ils ouvrirent leur ceinture et baissèrent leurs culottes de cuir. L'un deux s'installa au dessus de moi et après deux ou trois minutes, commença à me chier dessus. Les autres qui parlaient entre eux commencèrent à s'intéresser à mon sort. S'étant vidé, l'un des mecs commença à s'essuyer avec sa main droite sur mon corps au travers des barreaux. L'autre, visiblement satisfait également, se rhabilla et rejoignit les autres.

Deux autres vinrent ensuite sur moi. L'un d'entre eux se mit à cheval au dessus de ma tête, s'accroupit et commença à déféquer abondamment. Je n'osais pas bouger. Les yeux fermés, je sentais mon corps se couvrir d'immondices. Les uns après les autres, ils vinrent se vider et s'essuyer sur moi. La séance dura peut-être une heure. Je baignais dans l'urine des dix gars qui s'étaient soulager sur moi. Visiblement, tout ces mecs s'étaient réservé pour moi!

Franck vint le dernier. Il s'installa au dessus de ma tête, précisément au dessus de ma bouche. Il m'ordonna de l'ouvrir largement. Au travers d'un trou de la grille, il cala son cul, je réussis à lécher son anus, la merde commença à sortir doucement, amer, de plus en plus grosse. Il me fallu manger ce qu'il me donna. Satisfait, il se retira après que je lui ai léché le cul longuement. La troupe s'éloigna.

Humilié à un point jusqu'alors inimaginable, les yeux fermés, j'entendis la porte se refermer; le calme revint. J'étais incapable de prédire ce qui allait se passer. Chaque mouvement que je faisais provoquait un clapoti de pisse contre carrelage. Je baignais calmement.

## L'exécution

Je suis resté plusieurs heures à macérer dans cette fange.

Soudain des bruits derrière la porte laissèrent deviner que l'on venait me chercher. Pilote et Morane vinrent me livérer. Ils ôtèrent la grille, me détachèrent et sans ménagement me tirèrent hors du bassin.

Morane avait amené une chaîne assez courte dont il se servit pour m'attacher les pieds ensemble.

La longueur de l'entrave ne me permettait de faire que des petits pas.

Ainsi équipé, je fus trainé vers la grande salle du garage. Celui-ci était faiblement éclairé. Dans le fond, je pus distinguer le groupe de mecs qui m'avait précédemment souillé.

J'étais dans un état impensable. Recouvert de merde sèche, je tremblais de peur.

La bande, entièrement équipée de cuir, semblait m'attendre impatiemment.

A mon arrivée, Franck sortit du rang et m'expliqua l'épreuve.

A son signal, je devais courir d'un bout à l'autre de la salle. Pendant ce temps et à tour de rôle, chacun des gars devait s'essayer au tir!

Un tir d'un genre spécial. Il devait faire preuve d'habileté en me visant avec un coup de foudre à filin.

Sorte de gégène munie de deux fils au bout desquels étaient accrochés des sortes d'amençons.

S'il réussissait à m'atteindre. Je serai électrocuté!

L'annonce de cette souffrance à venir provoqua un sentiment de panique intense. Je n'eus pas eu le temps de réfléchir, que l'on me plaça contre le mur de gauche et la lumière s'éteignit.

Le départ fut donné. Je me mis à courir droit devant moi. Les chaînes qui entravaient mes pieds m'obligeaient à faire des petits pas ridicules.

J'entendis un déclic brusque. Un sifflement passa devant moi. Je continuais ma course. Le premier m'avait raté.

A peine arrivé contre le mur opposé, un nouveau signal fut donné. Arrivé à mi par-

cours, j'entendis un nouveau claquement. En même temps, je sentis une légère piqûre aux bras, puis soudain une énorme décharge électrique me terrassa, hurlant de douleur je m'écroulais.

Mon corps était secoué de spasmes violents.

Aussitôt, deux bras m'obligèrent à me remettre debout et à poursuivre ma course folle vers le mur d'en face.

Haletant, je n'eus pas le temps de réfléchir à ma situation, nouveau coup de départ.

Je courrais tant bien que mal. Nouveau claquement. Cette fois-ci les hameçons m'atteignirent au coup et à la jambe.

La décharge qui suivit m'envoya au sol à nouveau. Mes hurlements étaient couverts par des cris de victoire. Mon état excitait de plus en plus le troupeau de tortionnaires.

La faible lumière me permettait de voir dans mon délire grandissant les hommes se bousculer pour prendre leur tour et s'emparer du pistolet.

Au bout de cinq électrocutions, mon corps refusa d'obéir, mes muscles étaient tétanisés. Un grand corps vint vers moi et commença à me battre à coups de cravache.

Les autres mecs applaudissaient et m'injuriaient de tous les noms. Je devais me relever immédiatement sans cela je risquais d'être achevé par ce tortionnaire excité par les autres. Chancelant, je pus atteindre le mur. Dix secondes me furent laissées, après quoi, le nouvel ordre de départ, fut donné. Nouvelle course à petit pas, nouveau claquement, nouvel impact. La décharge me fit hurler à nouveau. Effondrement, coups redoublés, effort surhumain pour me rétablir.

Les cris des excités s'éloignèrent soudain. Le noir devint total. Le silence. La chair abandonnée mourrait. L'inconscience venait de m'extraire à leur sauvagerie.

## Le point sur la soumission

Je me doutais qu'à force d'infliger au corps autant de contraintes, cela devait provoquer soit le rejet, la fuite, soit la soumission totale.

Je m'aperçois que mon être se courbe; ma volonté s'annihile, les réflexes sont conditionnés par l'autorité d'un être extérieur à moi-même.

Je ne m'obéis plus. L'ordre doit venir désormais d'ailleurs. Il me faut cette commande qui agit sur chacun de mes mouvements et va jusqu'à commander mes pensées, ma volonté.

Ma volonté! Il conviendrait plutôt de parler d'intention.

Ma foie en l'autre croit également chaque jour un peu plus. Il ne s'établit pourtant aucune connivence entre les maîtres et l'esclave que je suis. Chacun d'eux reste froid à mon égard. Je ne peux pas ne pas déceler, malgré cette brutalité et cette distance effroyable, un signe de reconnaissance.

## Préparation au voyage

Il était prévu depuis le début que l'entraînement se ferait également à l'extérieur du centre. On m'annonça le matin même de m'habiller en conséquence : combinaison et cagoule en latex, combinaison cuir, ceinture de maintien que Franck serra au maximum, casque intégrale dont la visière fumée était verrouillée ; la buée m'empêchait déjà de voir nettement autour de moi.

Je ne connaissais pas l'objet du voyage, ni la destination, mais une heure après le réveil, je me suis retrouvé derrière Pilote, sur la selle de sa moto.

La journée était belle, le soleil promettait de taper. Je commençais à imaginer l'effet de la chaleur sur l'équipement qu'ils m'avaient obligé à endosser.

## Voyage

Le premier jour, Franck ne m'adressa pas la parole, j'avais la charge de la garde des motos et de leur entretien le soir.

Le second jour, je n'avais plus le droit de m'asseoir à leur table. Je devais monter la garde sous le soleil près des motos pendant qu'ils se détendaient à la terrasse des cafés. Pour manger, je devais attendre le soir d'être rentré sous la tente et j'avais le droit à une boîte de viande.

Le troisième jour, il se mit à me battre aidé de Morane et de Pilote.

Le quatrième, je subis l'épreuve de la purge.

Le cinquième, il se mit à me nourrir comme un chien. Je suis resté emprisonné deux jours, sous la tente, cloué au sol.

## Avaler du bitume

On roulait depuis deux bonnes heures sous un soleil ardent. Le bitume était noir, luisant et chaud comme le cuir de nos combinaisons. Assis derrière Pilote, engoncé dans ma combinaison, j'étais incapable de faire un geste, les différents accessoires dont m'avait équipé Franck me rentraient dans la peau depuis pas mal de temps. J'avais du mal à rester immobile sur la selle, mais il était hors de question que je puisse me plaindre. Cela faisait deux jours que je portais cette enveloppe contraignante sur moi. Le cuir était moite et chaque geste que je faisais laissait échapper de mon col une forte odeur de sueur et de cuir. J'étais en cuir!

Franck et Morane roulaient derrière nous depuis quelques kilomètres et nous avons atteint une région relativement boisée. Soudain, sa moto nous dépassa et il nous fit signe de ralentir et de nous garer sur le bas côté. Obéissant et sans chercher à comprendre, Pilote s'exécuta ; moi, par contre j'avais l'impression d'avoir failli à la règle. Je ne la connaissais pas encore totalement cette règle, mais je savais que j'étais coupable.

Notre moto n'était pas encore totalement arrêtée que Franck me prit par le dessous des bras, réunit les deux bracelets d'acier que je portais aux mains à l'aide d'un cadenas et me fit basculer sur le côté. Mon casque arraché, je me retrouvais par terre, la tête à moitié plongée dans une marre de boue.

Aussitôt allongé, je me suis mis à paniquer. Rien ne laissait prévoir cette agression. Ma vision était troublée, j'avais devant moi trois paires de bottes immobiles et je savais qu'une sentence allait tomber. Le cuir, la sueur, la boue et la douleur sans un mot prononcé, sans un bruit, les coups ont commencé à tomber. D'abord simplement, à l'aide d'une ceinture je suppose. Puis à coup de bottes. Ce n'était pas la première fois que ce manège était organisé autour de moi. L'un frappe, le second oriente mon corps suivant les indications du premier et le troisième me maintient éventuellement lorsque les coups vont être trop forts et vont me faire basculer ou que mes mouvements de paniques risquent de faire rater la cible aux coups projetés. La lanière arrive brutalement sur mon cuir, ma cuirasse, ma protection.

Cela dure plusieurs minutes. A force de me retourner, je suis complètement aveu-

glé par la boue qui me recouvre la gueule. La ceinture a changé de mains, je le sens. Les coups sont plus vifs, moins forts au début, mais plus rapides. Ils visent l'entre jambe, les couilles, la queue. Puis la force augmente, je sens que l'auteur à presque atteint son objectif. Il ajuste et revient au même endroit.

Je sais qu'il est inutile de protester, inutile de tenter le moindre geste. Je sais aussi que cette docilité me sera rapprochée. La douleur porte ma peau à un degré de chaleur élevé. Le soleil en rajoute. Je ne sens plus rien. Je sens à peine que l'auteur à retourné la ceinture et frappe maintenant avec la boucle. Allongé sur le dos, j'ai juste le temps d'apercevoir Morane, encouragé par Franck, me lancer une série de coup de bottes sur les couilles. Je devine, j'ai très mal. Je sens à peine les semelles me frapper au sternum. Une envie de vomir monte soudain. Au dessus de moi, Pilote sort sa queue qui commence à uriner sur ma gueule. Je suis aveuglé. Une coulé chaude m'envahit le visage. Dans le coup, le liquide pénètre et m'inonde.

- Bois!

C'est la première parole calmement prononcée je crois par Franck.

- Bois!

Je ne réagis pas suffisamment rapidement. Une immense paire de claques vient bousculer ma tête. Une main gantée m'ouvre la bouche très largement et la maintient. Le liquide commence à couler. Ils sont à présent à deux à m'arroser. J'accepte la boisson donnée par le maître et son adjoint Morane. C'est amère et chaud. Leur pisse à une odeur forte aujourd'hui. J'ai du mal à avaler suffisamment rapidement pour ne pas en perdre. La séance semble s'arrêter. Les mains qui me maintenaient s'écartent. Je suis laissé un instant seul, allongé sans pouvoir réagir, cassé, rempli jusqu'à la gueule des excréments liquides sortis du corps en cuir noir et brillant que j'aime.

Levant légèrement la tête, je les vois tous les trois réunis, luisants et vainqueurs, assis sur une pierre. Ils fument tranquillement une clope. Contents d'eux, Pilote se marre en me montrant du doigt. Je n'ai pas honte, ils me font envie, ils le savent.

Jusqu'à présent l'équilibre des plaisirs est respecté. Je ne suis pas certain que

cela dure. Leur plaisir à eux, c'est d'aller plus loin, avec ou sans mon consentement. Il faut se relever.

Libéré, j'ai ordre de nettoyer un minimum mon cuir afin de rester discret aux yeux des touristes. Je tremble et j'arrive difficilement à exécuter cet ordre. J'ai soif, j'ai envie de chier, vomir et pisser. Je flotte dans la sueur. Je suis une torche vivante. Je ne peux rien dire. Je m'exécute. Je monte sur la selle derrière Pilote. On repart.

## Le soir

Aujourd'hui, nous n'avons roulé six heures sous le soleil. Il est au moins sept heures du soir et je me demande quand cela va s'arrêter. La chaleur est moins forte, mais mon corps semble disloqué à force de rebondir sur la selle de la moto. J'attends avec impatience l'heure du repos.

Ce moment là finit par arriver, ou du moins, la fin de notre route pour ce soir.

Après avoir roulé une dizaine de minutes le long d'un chemin de forêt, nous nous arrêtons dans une petite clairière apparemment déserte. J'ai à peine les pieds sur le sol que Morane me fait signe de rester debout au milieu du chemin. J'obéis. Franck paraît maussade :

- Tu vas t'occuper des bagages tout de suite. Les tentes : tu les montes ici et là pour la mienne. Quant à la tienne : là bas, au soleil. Magne-toi!

Depuis deux jours, Franck me contreignait de plus en plus au niveau de l'équipement. J'avais à la fois du mal à me déplacer, et beaucoup de plaisir à faire bouger cette double peau en caoutchouc qui m'étreignait. La chaleur infernale me faisait transpirer abondamment ; mes bottes étaient remplies de sueur.

J'accomplis ma tâche avec difficulté tant mes gestes étaient empruntés. La mission achevée, je me plaçais à côté du maître afin de lui signifier qu'il pouvait venir vérifier la qualité de mon travail.

Je n'ai jamais chercher un compliment. Ce soir ma récompense, me semblait-t-il serait de pouvoir dormir calmement, normalement. Franck parcouru le "chantier", vérifia la tension des "sardines" des trois tentes et me dit doucement :

- Tu vas encore regretter ta désobéissance! Entre dans ta tente!

Je le regardais surpris, j'avais envie de me changer, quitter cette combinaison lourde et trempée. Je voulais m'éloigner de cette gangue étroite remplie de ma sueur de deux jours, vider mes bottes et surtout pisser sans retenu sans avoir à craindre des coups.

- Dépêche toi! me lança plus fort le dominant. Tu ne bouffes pas, tu restes comme cela et tu t'allonges, Morane va venir t'attacher!

Complètement vidé et contrarié, au bord des larmes, je m'agenouillais pour pénétrer dans cette tente exigüe. Une fois dedans, je m'allongeais comme l'avait ordonné Franck.

La sueur contenue dans mes bottes commença à se répandre le long de mes jambes et le contact du sol glaça instantanément la totalité de mon corps. Le caoutchouc, refroidi, se durcit, mes membres se mirent à trembler, je me mis à parler tout haut afin de me rassurer. L'entrée de la tente s'ouvrit. Je n'avais pas vu venir Morane. Grave, il tenait une thermos.

- Tiens prends ton café, Franck ne veut pas que tu dormes cette nuit! C'était donc ça la punition! En fait, il y avait deux récipients, Morane me les tendit successivement.

- Prends ça aussi.

Je reconnus trois cachets de caféine.

- Dépêche, faut que je t'attache! Allonge toi mieux, écarte les jambes!

Petit à petit, je sentis mon corps être restreint solidement : les pieds, les cuisses, les bras, le torse, le ventre. Il prit un soin attentif à relier de nombreuses attaches plantées dans le sol de part et d'autres de mon corps. La tension des cordelettes me rendait la respiration de plus en plus difficile.

- Qu'est ce que ta encore fait, salope, pour mériter ça? Tu vas me le dire? De toute manière je m'en fous! Par contre, IL FAUT QUE TU SOUFFRES POUR MOI CE SOIR.

Il se mit à genoux, ouvrit la fermeture de sa combine et sortit sa queue. Elle pendait sous lui lorsqu'il s'est accroupi pour se trouver au dessus de moi, tête bêche. Sa queue entra dans ma bouche.

- Avale et fait ça bien!

Je n'avais pas commencé à le sucer qu'il se mit à me frapper entre les jambes, visant bien en dessous afin de ne pas rater les couilles. Je me mis à hurler doucement.

- Ta gueule!

Les coups se firent plus lent au fur et à mesure que je m'activais pour lui procu-

rer le plaisir ordonné. Mais ces coups là étaient comme des détonations de canon. J'avais mal, très mal! Un poids de sueur, de cuir et de vice m'assommait régulièrement, calmement! Le mouvement s'accélérait, j'allais le faire jouir. Une grande gicler de sperme me rempli la bouche, puis quelques une, plus faibles. Les coups sur ma queue et mes couilles ne cessaient pas. Je suffoquais. Le calme revint pourtant. Morane s'immobilisa, sa queue encore dans ma bouche. Il m'imposa de ne plus bouger.

- Il faut que tu boives maintenant!

Deux minutes passèrent, ensuite je sentis l'urine arriver dans ma gorge. Je bus sans rien dire. Ce n'était pas mon maître, mais lui aussi avait ses droits. Son liquide âcre me rendait fou et me répugnait à la fois. Mon ventre était plein. Plein de souillures du bourreau.

Avant de quitter la tente, il m'ajusta une cagoule en latex munie d'un simple tuyaux au niveau de la bouche et, ayant ouvert ma combine par le dessous, relia la sonde de ma queue à celle de mon cul au moyen d'un large tuyaux souple.

J'étais en circuit fermé, je ne pouvais plus rien faire. Totalement rivé au sol, il avait enfoncé un piquet entre mes jambes, ma tête, enfermée, était plaquée par un harnais. La panique, la peur m'envahissait. Je savais que l'effet de l'excitant qu'il m'avait administré allait agir rapidement. Le liquide chaud que je venais de boire commençait à gonfler ma vessie. Mon corps entier était une bombe à retardement dont le mécanisme était déclenché. Les attaches autour de ma poitrine et le fin tuyaux qui m'alimentait en air m'obligeaient à respirer par petites bouffés. Je redoutais surtout de ne pas pouvoir m'empêcher de pisser car j'avais déjà subit cette épreuve d'auto purge. On se soulage une seconde par devant en pissant et tout de suite, l'arrivée d'un litre de pisse dans le cul est insoutenable.

J'allais lentement vers l'horreur. Le rythme s'est accéléré, l'envie de pisser devient insupportable. Ma queue brûlait, mon cul se resserrait, mais restait ouvert. Tout mon corps flottait dans la sueur.

Sommet

Fixation total, étouffement.

Resserrement de ma prison, inondation, imersion, noyade.

Trépignement, halètements saccadés, difficulté de faire arriver l'air dans mes poumons.

La gorge séchée me brûlait de plus en plus à chaque halètement. Chaque effort annulé, impossible fuite.

Les liens se resserraient. Impossible de se contenir plus longtemps.

Je lâchais tout. Hurlement!

Un flot d'urine envahit mon cul. Le gode percé que Franck m'a installé au début du voyage laisse passer le fluide à une vitesse incroyable.

Inondation, torrent.

Je me vidais, je me remplissais instantanément, impossibilité de faire barrage.

Hurlement, douleur, envie monstrueuse de chier.

Odeur de merde, impossible fuite.

La cagoule se gonfle, se colle à ma peau, j'étouffe.

La peur, le noir,... plus rien.

La nuit

Délivrance beaucoup plus tard, j'ouvre les yeux, les soldats bourreaux sont autour de moi dans la tente.

Ils ont l'air détendus et plaisantent un verre à la main.

Mon corps n'existe plus, je suis inondé d'eau glacé, je tremble.

Je n'ai plus de cagoule, les liens de mon torse sont détendus. L'anesthésie disparaît, je reprends conscience de ma douleur, l'anus, les intestins vont exploser.

J'ai gardé ma purge. Ils ne m'ont pas libéré.

Alors je délire, je promets, je supplie. Franck ne bouge pas, Morane et Pilote se regardent et sourient. Une seconde de silence entre deux chialements. Je cherche désespérément à lécher le cuir du maître, ses bottes, sa queue restent inaccessibles.

J'entends enfin Franck prononcer la sentence :

- Vidange le !

Morane s'approche de moi, enfile une paire de gants en caoutchouc et se penche sur moi.

- Tais-toi et concentre toi!

Il commence par arracher la quille qui se trouvait entre mes jambes, dégage le trou qu'il avait creusé avant de me clouer au sol, empoigne doucement le gode enfoncé profondément dans mon anus et tire.

Je sens le liquide s'évacuer dans un bruit de fuite monstrueuse. Je me vide.

Un torrent de pisses et de merde s'évacue dans la terre.

Je perds connaissance encore une fois.

## Voyage, phase 1

Une faim atroce me réveilla.

Je n'avais pas manger depuis deux jours et les épreuves de la nuit m'avaient profondément affaibli. Tous mes organes me faisaient atrocement souffrir. J'étais toujours attaché, mais mon cul pendait dans le vide au dessus du trou de vidange. Le soleil tapait déjà sec sur la tente et une forte odeur flottait dans ma prison de toile. J'étais soulagé quand même. L'épreuve que je venais de subir m'avait bouleversé. J'avais franchi une étape dans la soumission et l'acceptation de l'épreuve.

Je n'en voulais pas aux bourreaux soldats.

Je les aimais.

ILS PUENT le cuir et la sueur, ILS ME SOUMETTENT, JE SUIS LEUR objet!

Un bruit de plus en plus important se fit entendre autour de la tente. Au bout de quelques minutes, je me rendis compte que Franck, Morane et Pilote avaient monté leur tente par dessus de la mienne et étaient en train de démonter celle-ci.

Toujours solidement cloué au sol, je me retrouvais au milieu d'une pièce carrée de deux mètres sur deux. Franck avait décidé de rester plus longtemps à cet endroit. Ils avaient entré leurs affaires et disposé des instruments autour de moi. Toujours en cuir, leurs peaux brillaient. Ils avaient graissé leur combine. D'habitude, c'était à moi de le faire. Les bottes étaient nickels. Morane s'allongea entre les jambes de Franck. Pilote resta un moment à l'écart et s'occupa de distribuer les boissons : ils avaient acheté cinq packs de bière ; de quoi saouler un régiment. Il fit chauffer également du café.

Franck fit un signe. Pilote s'approcha de moi et posa par terre un seau rempli de boue. Il me souleva la tête en me disant que c'était ma seule chance de manger ce jour là. Il m'expliqua également que la boue était composée de pâté pour chien, de leurs restes du repas de la veille, de graisse de porc, de beaucoup de sel et d'alcool.

- L'alcool, c'est pour te réchauffer, tu comprends, dit Franck?

Je vis Pilote remuer longuement cette matière. Trois fois il crachat dans le seau. Cela amusa Morane et Franck qui l'imitèrent. Pilote prit à pleine main une petite quantité et en fit une boulette. Il la présenta à ma bouche. Un curieux rite allait commencer. Automatiquement je me mis à mordre cette substance qui ressemblait à des excréments. Après avoir avaler deux de ces boules graisseuses, je me mis à repousser l'offre de Pilote. D'un geste lent mais assuré, il me prit la tête par derrière et me remplit de force la bouche. Méthodiquement, il ouvrait ma gueule et la remplissait de pâté. La quantité à ingurgiter était énorme. Morane avait saisie une cigarette et s'apprêtait à caresser le gland de ma queue avec le bout rougeoyant. Je n'avais pas le choix, j'avalais cette pâté horriblement salée et visqueuse

L'épreuve dura peut-être une heure. Il faisait au moins quarante degrés sous cette tente. Chacun transpirait sous son cuir. Les trois dominateurs buvaient à même la bouteille de grandes gorgés de bière fraîche. Ils alternaient avec de grands bols de café. La quantité de sel que contenaient ces boules de viande provoqua chez moi une soif horrible. J'ai compris soudain l'objet de l'épreuve. Il n'était pas question de me donner à boire.

- Tu as soif hein? Attends!

Morane regarda Franck pour lui demander son accord et sortit un mouchoir de sa poche. J'avais peur, Morane dépassait toujours les désirs et les ordres de son maître lorsqu'il s'agissait de me torturer. Il se mit à genou, doucement sortie sa queue de sa combinaison et se mit à pisser sur le mouchoir et sur moi. Une fois soulagé, il referma sa combine, prit le tissu trempé, le plia et l'enfonça dans ma bouche. Pilote prit un harnais de tête et me sangla fortement. J'avais la tête prise dans un étaux. La bouche refermée sur le mouchoir, la pisse coulait doucement dans ma gorge.

J'étais à nouveau soumis, humilié, contraint de boire et de respirer les rejets du bourreau! La séance dura toute l'après-midi. Les bières se vidaient. La conversation tournait au porno. Les trois soldats étaient ivres maintenant et commençaient à m'observer de la tête aux pieds. Régulièrement, ils se levaient à tour de rôle et venaient me pisser dessus. La chaleur était insupportable. Je fixais toutes les odeurs de pourrissement dans moi, autour de moi, le mouchoir humide enfoncé dans ma bouche. Mon cuir et mon latex me brûlaient. J'avais un fer rouge dans la gorge et chaque respiration la séchait encore plus. Je pissais l'eau et l'urine.

## Voyage, phase 2

Les trois mecs en cuir étaient enlacés et commençaient à s'embrasser et à se lécher. Soudain Franck se mit à hurler:

- Réveille-toi salope!

Son corps se pencha sur moi. Il commençait à me cracher à la gueule, m'enleva le harnais et enfonça ses doigts dans ma gorge.

Je me mis à râler, un haut le cœur me souleva longuement.

Tous libèrent leur queue de leur combine, ils bandaient comme des serfs. Franck commença.

En tête bêche, il se vautra sur moi, enfonça d'une seule traite sa queue immense dans ma gorge. Je ne pu résister, je me mis à vomir. Il ne dit rien, au contraire ; cela avait l'air de l'exciter. Ses secousses se firent plus intenses au bout de quelques minutes ; un jet de sperme m'envahit la gorge.

Il se retira rapidement, fit signe à Morane de venir et le même jeu recommença. Pilote, à son tour vint me remplir avec force. Je devenais fou, la gorge arrachée, la bouche dégueulant de sperme.

Les trois corps ivres étaient allongés autour de moi. La nuit arrivait. Je me mis à vomir longtemps. Mes trois orifices évacuèrent longtemps.

Personne n'était plus conscient pour me l'interdire.

Voyage, nouveau départ

Le petit jour réveilla les motards.

On me détacha rapidement. Trop rapidement, car j'étais paralysé.

Mes membres refusaient de me suivre. Morane et Pilote me soulevèrent et me firent sortir. La tente était plantée au bord d'un lac. Ils se mirent à me déshabiller lentement : les bottes, le cuir, le latex, le harnais, le cockring, la durite de ma queue.

J'étais incapable de faire un geste. Ma peau était noire de merde et de traces des coups que j'avais reçus depuis deux jours.

Franck était parti chercher un seau. Il le rempli d'eau du lac et me le jeta à la gueule brutalement. Le froid me surprit et me fit hurler. Il vint à côté de moi et me parla doucement.

- Tu étais une merde, maintenant, tu es ma merde, je ferai ce que je veux de toi. Si tu n'es pas d'accord, tu fous le camp immédiatement. Si tu es encore là encore dans dix minutes, tu n'as plus qu'une chose à faire : filer doux. Ta mission de base, c'est nettoyer nos cuirs et nos bécanes. Je te veux en tenue dans une heure. La tenue, c'est latex et cuir et qu'elle brille ta combine sinon!

## Retour au centre

La semaine se déroula sans qu'il me soit permis un instant de repos.

Lorsque nous retournâmes au centre, je pouvais à peine tenir debout. Lors des dernières étapes, soit je restais sur la selle de la moto, soit je me laissais tomber par terre sans pouvoir réellement me contrôler.

A ce stade d'épuisement, je ne pouvais même plus mettre en place une idée, raisonner, savoir si ma torture était viable ou pas. A la fin, les trois gars faisaient semblant de ne pas me voir. D'ailleurs, pour rester discret vis à vis de l'extérieur, vu mon état, j'avais l'ordre de garder mon casque. Le soir, c'est tout juste si ils me donnaient l'ordre de rentrer dans la tente, le moment venu. Je n'avais le droit de m'alimenter qu'une seule fois par jour, une fois que chacun d'eux fusse couché, dans le noir, sans trop savoir ce qu'ils m'avaient réservé.

Le voyage prit fin un soir. On se retrouva devant la porte du centre. Epuisé, on me fit pourtant porter les deux valises de la moto de Franck. J'avais beaucoup de mal à faire les quelque pas pour atteindre la porte, puis pour rejoindre la salle, monter les quatre marches du perron.

Une fois à l'intérieur, j'entendis Franck donner des ordres à ces deux congénères. Ils devaient m'enfermer immédiatement dans ma cellule sans me donner la possibilité de me changer ni de me restaurer.

L'ordre fut exécuté.

## Entraînement

Les jours d'après furent d'un tout autre style.

Franck commença réellement mon dressage.

Le matin suivant, il m'ordonna de venir en treillis et rangers. Arrivé dans la salle de travail, il me mit à genoux devant lui. Là, à l'aide d'une tondeuse, il se mit doucement à me raser les cheveux. Petit à petit, il fit le tour de mon crâne. Méthodique, il passa un bon quart d'heure à me tondre. L'intervention achevée, il m'ordonna de nettoyer rapidement le sol et de revenir prêt de lui.

- Bien, à partir d'aujourd'hui, nouvelles règles. Le matin, tu subiras un dressage intensif. Les après-midi, tu les passeras à t'entraîner en salle. Je veux que tu deviennes présentable, compris?

- Oui, maître.

- On commence tout de suite! Pour commencer, je ne veux plus voir ta gueule, approches! Il m'empoigna la tête et me l'enfouit dans une cagoule en latex épais. J'attendais qu'il est achevé l'opération. Je finis par voir au travers des fentes verticales, mes narines étaient obstruées par des bouchons en caoutchouc. Je devais garder la bouche ouverte pour respirer! La fermeture de cette prison m'oppressa fortement la tête.

Il s'en suivit plusieurs heures d'exercices où je devais obéir aux ordres donnés par mon maître. Effectuer des exercices physiques, m'éloigner, revenir prêt de lui. Me coucher, m'asseoir à ces côtés. C'était clair, il me considérait à la fois comme son esclave et comme son chien. Ses méthodes de dressage étaient les mêmes que celles employées pour les animaux.

Sans réfléchir sur le moment, j'acquis bientôt tous les automatismes nécessaires de l'obéissance.

Obéir rapidement déclenchait chez Franck un bon mot d'encouragement. En revanche, un instant d'hésitation déclenchait une série de coup de cravache sur le dos ou sur les jambes. Au bout de quelques jours, je comprenais mieux ses désirs, la rapidité et le style des gestes qu'il attendait.

Il me flattait presque de temps en temps. En revanche, les efforts qu'il me demandait ainsi que les exercices de gymnastique obligatoires des après midi continuaient à me vider complètement. Durant cette période, Franck ne me nourrissait que durant les séances de dressages. Un ordre correctement exécuté provoquait chez lui la satisfaction du dominant et je recevais alors une boulette de nourriture.

En véritable dresseur, il tenait dans sa poche, des récompenses qu'il dispensait parcimonieusement. C'était là mon unique nourriture de la journée. Mes entrailles me tenaillaient sans cesse. La faim, progressivement, m'ordonnait d'obéir.

A la fin de chaque séance, il m'enfermait la tête dans un harnais supplémentaire qui m'interdisait toute alimentation, seul un filet d'air pouvait passer.

Il lui arrivait de me laisser toute la nuit attaché et suspendu dans la salle d'entraînement.

## Oral de concours

Chaque jour représentait un pas supplémentaire vers l'obéissance total.

Le vide se construisait, l'espace se creusait autour de moi. En tant qu'individu, je disparaissais. Il y avait l'ordre, et rien d'autre. La vie au quotidien n'existait que par les contraintes imposées.

Les autres périodes de la journée où on me laissait dans l'inaction avec un reste de liberté devenait à la fois insupportable et sans intérêt. Chaque fin de journée me faisait recenser les actes du maître en occultant totalement mes réactions, et jusqu'à mon existence même face à lui. Seul, les sentiments qu'il avait pu éprouver retenait mon attention. Le reste n'existait pratiquement plus. Durant l'entraînement, Franck ne tolérait plus aucune hésitation de ma part.

Progressivement, il avait exigé l'oubli de mon corps, l'abandon totale de sentiment face aux commandements, la suppression même de tout instinct de conservation. Chaque ordre devait être exécuté avec rapidité et précision. Les mouvements étaient de plus en plus sophistiqués, les risques plus grands ; je devais améliorer sans cesse ma résistance, ma souplesse et ma capacité à comprendre instantanément ce que le maître désirait.

Après quinze jours d'entraînement intensif, je réagissais à ces gestes avant que l'ordre ne fut exprimé. Je devinais ses pensées. A moins que l'ordre ne vienne contrarier d'une façon imprévisible l'entraînement, j'arrivais maintenant à anticiper. Sans état d'âme depuis longtemps, mais sans analyse de l'ordre surtout, je collaborais à son projet d'anéantissement.

Le but était désormais de le satisfaire sur l'instant. Le but secondaire était de mériter la récompense qui me permettait de m'alimenter un peu. Un matin, Franck m'ordonna de rester dans ma cellule. Je devais attendre la visite d'un expert. Cet expert devait juger de ma capacité à concourir à un niveau national et prétendre au titre du meilleur esclave. L'attente se fit durant toute la journée.

Je me pris à faire des exercices durant des heures dans l'étroite cellule, cherchant à conserver le maximum de forme physique pour cet examen imprévu. L'air était chaud, je transpirais abondamment. Retenu dans cet espace confiné, je dus boire

ma pisse pour me soulager.

La porte s'ouvrit brusquement en fin d'après-midi. Franck fit passer devant lui un homme d'un quarantaine d'années. En attente, les jambes écartées, je gardais les yeux rivés au sol, immobile. L'individu s'approcha de moi, et me parla doucement, son visage presque collé au mien :

- Qui es-tu?

Je ne répondis rien, les yeux baissés.

- Réponds, qui es-tu?

Franck m'ordonna de répondre.

- Je suis l'objet de mon maître.

- A quoi sers-tu?

- A satisfaire mon maître.

- Ton nom?

- Je n'ai pas de nom, je n'existe pas.

- Tu vas me montrer ce que tu as dans le ventre. Habille toi, et suis moi!

D'un geste rapide, Franck m'indiqua la tenue n°10 : short et tennis en cuir et la destination de la salle de travail.

En haut, Franck régla la lumière de la pièce. Une lumière crue et violente m'éblouit, j'eus du mal à garder les yeux grands ouverts. Au garde à vous, j'avais devant moi mes deux examinateurs. Sans oser trop m'aventurer à observer le visiteur, je remarquais tout de même qu'il ne portait pas de cuir. Il semblait être simplement vêtu de jeans, des tennis et d'un col roulé noir.

- Avance, me dit-il doucement, tu vas te montrer à la hauteur, n'est-ce pas? Ton maître m'a dit que tu pouvais être présenté au concours. Cela signifie que tu dois être sans résistance, sans défaut. Si je remarque une faille quelconque, je te jette, compris? Et si je te jette, ton maître te jette ce soir même. Finis ton dressage. Tu te retrouves tout de suite à la rue, compris?

Durant ce préambule, mon maître était parti chercher les armes du dresseur : le fouet et la matraque. Le visiteur n'avait pas achevé sa phrase que le maître m'en-

voya un coup de fouet d'une rare violence. Mon corps fut projeté par terre, contre le mur.

- Debout! m'ordonna-t-il.

Je me relevais instantanément. Mon maître m'infligea une série de coup de fouet sur tout le corps sans qu'il me soit permis de m'esquiver. La lanière me frappait aux jambes, au torse, sur les couilles... sur le visage.

Il ne m'avait jamais frapper au visage auparavant!

La peau me brûlait, mais je ne bougeais pas.

- A genoux, lèche mes bottes! Sans hésiter, je me précipitais à ces pieds et commençais à lécher ses bottes. Le fait de lui présenter mon dos lui donna l'occasion de me frapper violemment avec le manche du fouet à plusieurs reprise, sur les cotes, le cul... la tête encore!

Les coups commençaient à m'étourdir, mais je ne bougeais pas, je continuais d'exécuter son ordre : lécher!

Il me passa un lien autour du coup et serra légèrement. Le sang commença à affluer au visage. Je perdais mes moyens.

Soudain, le visiteur m'appela et m'ordonna de lui faire la même chose, je ne bougeais pas, et continuais à satisfaire mon maître. Franck m'ordonna d'aller me prosterner devant le visiteur. Je le fis immédiatement. Celui s'esquiva d'un pas sur le coté et je me retrouvais prostré tête contre le sol. Le maître avait changé d'arme, je reçu une série de coups de matraque sur le dos, cela me fit basculer. Les coups m'atteignirent sur tout le corps, sur la tête.

Je n'exprimais aucun sentiment. La garrot que mon maître m'avait installé autour du coup commençait à provoquer un étranglement de plus en plus sensible. Ma vue commençait à se troubler. Le maître frappa de plus en plus fort en m'indiquant calmement les postures à prendre : debout, allongé, sur le ventre, sur le dos. Il me prit la tête des deux mains, m'attira vers lui. Il m'enfonça lentement les doigts, puis la main entière dans la bouche. Je pus résister un moment sans rendre. Il me rejeta par terre, puis m'ordonna de baisser mon short et de lui tendre ma verge. J'obéis, et attendis; le coups claqua et le fouet m'atteignit au niveau du gland. Le sang coula légèrement, mon corps resta immobile. Je réussis à dire merci et

attendis l'ordre suivant.

Un instant de répit, puis le visiteur alluma une cigarette et la présenta à mon maître. Celui-ci tira dessus lentement deux fois et me la tendit. Je savais ce que devais faire : je me mis au garde à vous, pris la cigarette et la présenta à hauteur de ma verge qui se raidit.

Le maître prononça les mots que j'attendais, il dit "tout de suite" et je m'appliquais immédiatement le bout incandescent de la cigarette sur mon gland à vif. J'espace se déforma autour de moi, je ne pouvais plus retenir l'énorme douleur qui montait en moi. Il était exclu de montrer cela et de désobéir au maître. Tout en réussissant à maintenir jusqu'au bout la cigarette sur mon gland martyrisé, je m'abandonnais et tombais, inconscient.

Je me réveillais attaché en croix devant mes bourreaux. Ils parlaient ensemble. Lorsqu'il me vit réveillé, le visiteur approcha, m'examina longuement et fit signe à Franck d'approcher. Franck alla chercher un objet que je n'arrivais pas tout de suite à identifier. Cet objet était placé sur un réchaud sur la paillasse. Après avoir enfilé un gant en amiante, il le prit et l'approcha de moi.

Le visiteur désigna une partie de mon corps : juste au dessous du cou et me renversa la tête en arrière. Je devinais Franck qui approchait, l'objet en main; il mit un instant à le positionner juste à l'endroit indiqué et me l'appliqua.

Je me mis à hurler de douleur.

La marque qu'il venait de m'appliquer était un fer porté au rouge!

Je poussais un énorme râle et m'évanouis à nouveau.

## Attente d'être montré

J'eus droit de rester deux jours inactif à me reposer dans ma cellule après cette épreuve ultime.

On me nourrit normalement. Je pus rester en dehors de mon tube, assis ou allongé sur le sol, sans vêtements de contrainte, sans accessoires blessants. Le matin du troisième jour, Pilote vint me chercher pour me conduire dans la salle de travail. Là, Morane m'attendait. Il me fit m'agenouiller et me fit un lavement, comme chaque matin. Puis on me fit prendre une douche. À l'aide d'une brosse douce, il me lava tout le corps. La douche achevée, Pilote et Morane m'essuyèrent comme une bête, sans ménagement.

Ensuite, vint le rasage sur tout le corps. On ne cherchait plus la souffrance. Je n'étais plus dans une phase d'épreuve, mais de préparation à l'examen final. Complètement rasé, désinfecté par un alcool puissant, je dus attendre un instant. Mon corps me brûlait, mais je restais serein.

Franck entra dans la pièce. Il était vêtu d'une combinaison noire brillante que je ne connaissais pas! Je me raidis en attendant les ordres. Il n'y eut pas d'ordre. Mon maître m'enveloppa la tête dans une cagoule en tissu. Sans serrer, il referma un fin cordon à la base. Le noir était complet, mais l'air frais arrivait sans peine.

Puis, on m'attachait les mains, mais par devant. Ensuite je sentis plusieurs mains qui me firent basculer vers l'arrière. Visiblement, on me faisait entrer dans une housse également en tissu et j'eus l'impression d'être emmené au garage, puis installé à l'arrière de la fourgonnette.

Le moteur démarra au bout de quelques minutes d'attente. Le véhicule se mit en branle.

Après plusieurs heures de voyage sans trop de problème, l'arrêt du moteur me fit comprendre que nous étions arrivés au but de notre voyage. Plusieurs minutes d'attente, après quoi la portière s'ouvrit et l'on me transporta vers une destination inconnue.

Des rumeurs se firent de plus en plus précises. Je saisis des bribes de conver-

sations. Nous étions arrivés à la concentration des maîtres, l'endroit où le concours devait se dérouler.

On me mit debout, et je dus avancer en aveugle.

Au bout de quelques mètres, après avoir descendu un escalier, on ouvrit une porte, la housse qui me protégeait fut ôtée et l'on me poussa devant. Je fus saisi à la fois par une forte odeur de mec et une chaleur intense.

Je me heurtai à plusieurs corps. On me poussa à nouveau. Mon corps heurta à nouveau d'autres corps moites ; la porte se referma.

Je n'eus pas l'idée d'exprimer quoique ce soit. Il était interdit de parler. Le contact avec d'autres corps était étrange. C'est la première fois depuis le début de ma détention que j'étais en contact avec d'autres esclaves. Il n'y avait pas d'agressivité, seul l'attente commune et nos états respectifs de bêtes soumises nous rapprochaient.

Sans un mot, je m'avançais un peu plus de ces corps chauds. Je sentis la présence d'un certain nombre d'individus ; sans chercher à s'éloigner, au contraire, ces corps se resserrèrent les uns contre les autres.

L'interdiction de parler était respectée par tous.

Les peaux collaient entre elles.

Certaines étaient brûlantes.

J'entendis deux ou trois sanglots.

Fin de peine

Je n'eu pas le premier prix.

Mon maître m'abandonna.

Sans même me regarder, il donna des ordres à Pilote et à Morane.

Installé dans un sous sol de la salle de réunion, je dus enfiler un survêtement et des tennis.

Pilote me remis ma carte d'identité, mes clés ainsi qu'un billet de cent francs.

Morane m'expliqua que nous étions à trois cents kilomètres de Paris et que je n'avais qu'à faire du stop.

On me poussa dehors immédiatement.

Je demandais l'heure, il était onze heure du soir!



